

# HEDDA GABLER

Drame en quatre actes

de

Henrik Ibsen

Traduction de Prozor

## PERSONNAGES :

JORGEN TESMAN, historien de la civilisation.

Mme HEDDA TESMAN, sa femme.

Mlle JULIANE TESMAN, tante de Jorgen.

Mme THEA ELVSTED.

Le juge BRACK.

EILERT LOEVBORG.

BERTE, domestique des TESMAN.

*La pièce se passe dans la villa des TESMAN, située dans les quartiers ouest de la ville.*

Un grand salon, meublé avec goût et décoré de tentures sombres. Au fond, une large porte dont les rideaux sont écartés, et qui conduit à une autre pièce, plus petite, meublée et décorée dans le même style que le salon. À droite (dans le salon), une porte à deux battants conduisant au vestibule. À gauche, en face de celle-ci, une porte vitrée, dont les rideaux sont également écartés. À travers les vitres on aperçoit une véranda couverte et, plus loin, des massifs d'arbres jaunis par l'automne. Au milieu du salon, une table ovale couverte d'un tapis et entourée de chaises. Plus près, à droite, une large cheminée en faïence sombre, un fauteuil à haut dossier, un coussin pour les pieds et deux tabourets. Au fond, dans le coin de droite, un canapé d'angle et une petite table ronde. Au premier plan, à gauche, à quelque distance du mur, un sofa. Plus au fond, au-delà de la porte vitrée, un piano. À droite et à gauche de la porte du fond, des étagères chargées de bibelots en terre cuite et en majolique. Dans la seconde pièce, adossé au mur du fond, un sofa, avec une table et quelques sièges. Sur le mur, au-dessus du sofa, un portrait, représentant un bel homme d'un certain âge, en uniforme de général. Au-dessus de la table, une suspension à globe dépoli. Au salon, des bouquets de rieurs dans des vases et dans des verres posés çà et là ; d'autres bouquets sont simplement jetés sur les tables. D'épais tapis recouvrent le parquet des deux pièces. Lumière du matin. Des rayons de soleil entrent par la porte vitrée.

*Mlle Juliane TESMAN en chapeau, une ombrelle à la main, entre, venant du vestibule, suivie de BERTE, qui porte un bouquet enveloppé de papier. Mlle TESMAN est une femme d'environ soixante-cinq ans, d'une physionomie aimable et bienveillante. Elle porte un tailleur gris, simple mais de bonne coupe.*

*BERTE est une bonne d'un certain âge. Elle a une figure simple et une tournure un peu campagnarde.*

MADemoiselle TESMAN s'arrête devant la porte, écoute un instant, et dit à demi-voix : —

On dirait vraiment qu'ils ne sont pas encore levés.

BERTE, *de même*. — C'est bien ce que j'ai dit à Mademoiselle. Pensez donc, le vapeur est arrivé si tard dans la nuit. Et après ça, ah grand Dieu ! si vous saviez tout ce que la jeune dame m'a fait déballer avant de pouvoir se mettre au lit !

MADemoisELLE TESMAN. — Oui, oui, laissons-les se reposer à leur aise. Je veux seulement qu'en entrant ils puissent respirer l'air du matin.

*(Elle s'approche de la porte vitrée et l'ouvre toute grande.)*

BERTE, *qui se tient embarrassée près de la table, le bouquet à la main*. — Ma foi ! Il ne reste plus une place où le mettre. Je puis bien le poser là, n'est-ce pas, Mademoiselle ?

*(Elle pose le bouquet sur le piano.)*

MADemoisELLE TESMAN. — Eh bien ! te voici donc chez de nouveaux maîtres, ma chère Berte. Dieu sait si j'ai eu de la peine à me séparer de toi !

BERTE, *prête à pleurer*. — Et moi donc, Mademoiselle ! Qu'est-ce que je devrais dire ? Moi qui ai mangé le pain de ces demoiselles, Dieu sait combien d'années !

MADemoisELLE TESMAN. — Nous devons prendre la chose avec calme, Berte. On ne pouvait vraiment pas faire autrement. Il faut que tu sois auprès de Jorgen, vois-tu. Il a besoin de toi dans sa maison. Tu l'as toujours soigné depuis sa plus tendre enfance.

BERTE. — Oui, Mademoiselle, mais ça me fait tant de peine de penser à notre pauvre malade à la maison. Toujours couchée, incapable de se débrouiller ! Et cette nouvelle bonne, avec ça ! Jamais de la vie elle ne parviendra à la servir comme elle veut l'être, la pauvre dame.

MADemoisELLE TESMAN. — Oh ! je saurai bien la dresser. Tu comprends : le principal, je le prendrai toujours sur moi. Pour ce qui est de ma pauvre sœur, tu n'as pas besoin de tant t'inquiéter, ma chère Berte.

BERTE. — Oui, mais il y a encore autre chose, Mademoiselle. J'ai si grand-peur de ne pas convenir à la jeune dame !

MADemoisELLE TESMAN. — Oh ! mon Dieu, peut-être cela clochera-t-il un peu au commencement.

BERTE. — C'est qu'elle est, pour sûr, bien difficile à servir.

MADemoisELLE TESMAN. — Tu peux le croire. La fille du général Gabler ! Avec les habitudes qu'elle avait du vivant du général ! Te souviens-tu du temps où on la voyait passer à cheval avec son père ? Elle avait une longue jupe en drap noir et des plumes sur son chapeau.

BERTE. — Je crois bien que je m'en souviens ! Ah, grand Dieu ! si je pouvais croire alors que ça ferait un couple, elle et l'agrégé.

MADemoisELLE TESMAN. — Moi non plus je ne l'aurais pas cru. Mais, pendant que j'y pense, Berte, dorénavant tu ne dois plus appeler Jorgen agrégé ; il faut dire : « Monsieur le docteur ».

BERTE. — Oui, c'est ce que la jeune dame m'a dit cette nuit, à peine entrée. Est-ce vrai ça, Mademoiselle ?

MADemoisELLE TESMAN. — Assurément. Pense donc, Berte, ils l'ont fait docteur à l'étranger... pendant le voyage, tu comprends. Je n'en savais pas un traître mot, avant qu'il ne l'eût dit en descendant du bateau.

BERTE. — Oh ! oui, pour sûr qu'il pourra devenir tout ce qu'on veut. Intelligent comme il est ! Mais je n'aurais jamais cru qu'il se mettrait aussi à soigner le monde.

MADemoisELLE TESMAN. — Non, ce n'est pas de cette façon qu'il est docteur. *(Hochant la tête d'un air important.)* D'ailleurs il se pourrait que bientôt tu eusses à lui donner un titre qui sonne encore mieux.

BERTE. — Pas possible ! Qu'est-ce que ça pourra bien être, Mademoiselle ?

MADemoiselle TESMAN, *souriant*. — Ah ! tu voudrais le savoir ? (*Avec émotion.*) Oh ! mon Dieu ! si mon pauvre Jochum pouvait sortir de sa tombe et voir ce qu'est devenu son petit garçon ! (*Regardant autour d'elle.*) Mais, dis donc, Berte ! Qu'as-tu fait là ? Pourquoi avoir enlevé les housses de tous les meubles ?

BERTE. — C'est Madame qui m'a dit de le faire. Elle ne peut pas souffrir les housses, m'a-t-elle dit.

MADemoiselle TESMAN. — Est-ce qu'ils veulent donc se tenir là tous les jours ? BERTE. — Oui, on le dirait, à entendre Madame. Car lui, le docteur, je ne l'ai pas entendu dire un mot. (*Jorgen TESMAN entre en fredonnant par la porte de droite de la pièce du fond. Il tient à la main un sac de voyage ouvert et vide. C'est un homme de trente-trois ans, de taille moyenne, d'aspect juvénile, un peu replet, à la figure ronde, franche et réjouie, à la chevelure et à la barbe blondes. Il porte lunettes et est vêtu avec quelque négligence d'une tenue d'intérieur, ample et confortable.*)

MADemoiselle TESMAN. — Bonjour, Jorgen !... Bonjour !

TESMAN, *dans l'embrasement de la porte*. — Tante Juliane ! Chère tante Juliane ! (*Allant à elle et lui secouant la main.*) Comment ! Te voici là ! De si bonne heure ! Hein ?

MADemoiselle TESMAN. — Tu comprends bien que je devais jeter un coup d'oeil chez vous.

TESMAN. — Et cela sans avoir de repos cette nuit ?

MADemoiselle TESMAN. — Oh ! Cela ne me fait absolument rien !

TESMAN. — Allons ! Tu es au moins rentrée chez toi sans encombre ? Hein ?

MADemoiselle TESMAN. — Oui, Dieu merci ! Le juge Brack a eu la bonté de m'accompagner jusqu'à la porte.

TESMAN. — Cela nous a fait de la peine de ne pas pouvoir te prendre dans notre voiture. Mais tu as bien vu, Hedda avait tant de cartons à emporter. MADemoiselle TESMAN. — Oh oui ! Elle en avait, des cartons.

BERTE, à TESMAN. — Je devrais peut-être aller chez Madame, voir si elle n'a pas besoin de moi ?

TESMAN. — Non, Berte, c'est inutile. Je te remercie. Si elle a besoin de quelque chose, m'a-t-elle dit, elle sonnera.

BERTE, *passant à droite*. — Alors ! C'est bien.

TESMAN. — Mais attends un peu ; prends cette malle avec toi.

BERTE, *prenant la petite malle*. — Je vais la mettre au grenier. (*Elle sort par la porte du vestibule.*)

TESMAN. — Pense donc, tante ! Cette petite malle était toute bondée de notes et de copies. C'est incroyable, ce que j'ai trouvé de choses dans ces archives. De vieux documents, intéressants au plus haut point, et dont personne n'avait connaissance.

MADemoiselle TESMAN. — Oui, oui, Jorgen. Tu n'auras pas perdu ton temps, pendant ton voyage de noces.

TESMAN. — Non, je puis m'en vanter. Mais ôte donc ton chapeau, tante. Allons ! Je vais te dénouer les brides. Hein ?

MADemoiselle TESMAN, *le laissant faire*. — Ah, mon Dieu ! Cela me rappelle le temps passé, quand tu habitais encore chez nous !

TESMAN, *tournant et retournant le chapeau*. — Eh ! Quel beau chapeau tu as là ! Quelle élégance !

MADemoiselle TESMAN. — C'est à l'intention de Hedda que je l'ai acheté.

TESMAN. — À l'intention de Hedda ? Hein ?

MADemoiselle TESMAN. — Oui. Je ne veux pas que Hedda ait à rougir de moi si nous nous promenons ensemble.

TESMAN, *lui donnant une petite tape sur la joue.* - Tu penses vraiment à tout, tante Juliane ! (*Il dépose le chapeau sur une chaise près de la table.*) Maintenant, nous allons nous asseoir là, sur le sofa, et bavarder un peu en attendant Hedda.

(*Ils s'assoient. Elle place son ombrelle dans l'angle du sofa.*)

MADemoiselle TESMAN *lui prend les mains et le regarde en face.* — Que je suis heureuse de te voir là, devant moi, en chair et en os ! Mon cher Jorgen ! L'enfant chéri du pauvre Jochum !

TESMAN. — Et moi donc ! Dire que je te revois, tante Juliane ! Toi qui m'as tenu lieu de père et de mère !

MADemoiselle TESMAN. — Oui, je sais bien que tu ne cesseras pas d'aimer tes vieilles tantes.

TESMAN. — Ainsi, pas d'amélioration dans l'état de tante Rina ? Hein ?

MADemoiselle TESMAN. — Non, tu sais, je crois qu'il n'y a pas de mieux à attendre. La pauvre ! Elle est toujours couchée ; voilà des années que cela dure. Oh mon Dieu ! Pourvu que je puisse la garder encore quelque temps ! Vois-tu, Jorgen, sans cela, je ne saurais que faire de ma pauvre existence. Surtout maintenant que je n'ai plus à veiller sur toi.

TESMAN, *lui donnant de petites tapes sur l'épaule.* — Allons, allons...

MADemoiselle TESMAN, *changeant tout à coup de ton.* — Non ! Mais quand on pense que te voici marié, Jorgen ! Et que c'est toi qui as conquis la charmante Hedda Gabler ! Songe donc ! Elle qui avait tant de jeunes cavaliers autour d'elle !

TESMAN, *fredonnant un peu, avec un sourire de contentement.* — Oui, je crois que, çà et là, en ville, j'ai quelques amis qui m'envient. Hein ?

MADemoiselle TESMAN. — Et ce long voyage de noces que tu as fait ! Plus de cinq, près de six mois.

TESMAN. — Hein ! Il faut dire que, pour moi, cela a été en même temps une espèce de voyage d'études. Toutes ces archives à compulsier ! Et tant de livres à lire, si tu savais !

MADemoiselle TESMAN. — Oui, c'est très bien tout cela. (*Confidemment, baissant la voix.*) Mais, écoute donc, Jorgen, n'as-tu pas quelque chose, quelque chose de particulier à m'apprendre ?

TESMAN. — Au sujet de notre voyage ?

MADemoiselle TESMAN. — Oui.

TESMAN. — Non, rien que je sache, en dehors de ce que je vous ai écrit. Ma promotion au grade de docteur ; je t'en ai parlé hier, n'est-ce pas ?

MADemoiselle TESMAN. — Oui, tout cela, je le sais. Mais je veux dire n'as-tu pas, n'as-tu pas — voyons ! — quelques espérances ?

TESMAN. — Des espérances ?

MADemoiselle TESMAN. — Mon Dieu, Jorgen, ne suis-je pas ta vieille tante ?

TESMAN. — Certes, certes, j'ai des espérances.

MADemoiselle TESMAN. — Vraiment ?

TESMAN. — Les meilleures espérances d'être nommé professeur un de ces jours.

MADemoiselle TESMAN. — Professeur, oui, je sais bien.

TESMAN. — Ou plutôt, j'ose dire que j'en ai la certitude. Mais, ma bonne tante Juliane, tu sais cela aussi bien que moi !

MADemoiselle TESMAN, *souriant.* — Oui, oui, certainement. Tu as raison. (*Changeant de ton.*) Mais nous parlions du voyage. Il a dû te coûter beaucoup d'argent, dis, Jorgen ?

TESMAN. — Mon Dieu, oui. La bourse qu'on m'a donnée a couvert une bonne partie des frais.

MADemoiselle TESMAN. — Oui, mais ce que je ne comprends pas, c'est que cela ait pu suffire pour deux.

TESMAN. — Non, non, ce n'est pas si facile à comprendre, n'est-ce pas ? Hein ?

MADemoiselle TESMAN. — Et quand on voyage avec une dame encore. C'est que cela coûte infiniment plus cher, à ce que j'ai entendu dire.

TESMAN. — Oui, bien entendu, cela coûte un peu plus cher. Mais, vois-tu, tante, il fallait que Hedda fît ce voyage ! Il le fallait vraiment. Cela n'aurait pas été convenable autrement.

MADemoiselle TESMAN. — Non, non, peut-être bien. Aujourd'hui, un voyage de noces, cela appartient pour ainsi dire aux convenances. Mais, dis-moi, commences-tu à bien te reconnaître dans ta maison ?

TESMAN. — Je crois bien. Je suis sur pied depuis la pointe du jour pour passer tout en revue.

MADemoiselle TESMAN. — Et cela te plaît-il ?

TESMAN. — Beaucoup ! Énormément ! Il n'y a qu'une chose que je ne puis comprendre : que veux-tu que nous fassions de ces deux chambres vides entre la pièce du fond et la chambre à coucher de Hedda ?

MADemoiselle TESMAN, *souriant*. — Oh ! mon cher Jorgen, on trouvera bien à les employer avec le temps.

TESMAN. — C'est vrai, tu as bien raison, tante Juliane. Plus tard, quand j'aurai augmenté ma bibliothèque, je... Hein ?

MADemoiselle TESMAN. — C'est cela, mon cher enfant. J'ai pensé à ta bibliothèque.

TESMAN. — C'est surtout pour Hedda que cela me fait plaisir. Dès avant nos fiançailles, elle m'a dit que jamais elle ne voudrait demeurer ailleurs que dans la villa de Mme Falk, l'épouse du ministre.

MADemoiselle TESMAN. — Pense donc ! Et dire que cela est tombé à pic. Juste au moment de votre départ la maison a été mise en vente.

TESMAN. — N'est-ce pas, tante Juliane ? Voilà qui s'appelle avoir de la chance. Hein ?

MADemoiselle TESMAN. — Mais cela a coûté cher, mon cher Jorgen ! Cela te reviendra bien cher, tout cela.

TESMAN, *la regardant, un peu troublé*. — Oui, c'est bien possible, dis, tante ?

MADemoiselle TESMAN. — Ah, grand Dieu, oui !

TESMAN. — Combien, crois-tu ? Voyons, approximativement ? Hein ?

MADemoiselle TESMAN. — Il m'est impossible de te dire cela avant d'avoir vu tous les comptes.

TESMAN. — Heureusement que le juge Brack a obtenu des conditions très avantageuses pour moi. Il l'a écrit lui-même à Hedda.

MADemoiselle TESMAN. — Oui, ne t'inquiète pas de cela, mon garçon. Et puis, quant aux meubles et aux tentures, j'ai donné ma caution.

TESMAN. — Caution ? Toi ? Mais, chère tante Juliane, quelle caution as-tu pu donner ?

MADemoiselle TESMAN. — J'ai engagé ma rente.

TESMAN, *bondissant*. — Hein ? Ta... ta rente et celle de tante Rina !

MADemoiselle TESMAN. — Oui, c'est qu'il n'y avait pas d'autre moyen, vois-tu.

TESMAN, *se plaçant devant elle*. — Mais, voyons, es-tu folle, tante ! Cette rente, c'est tout ce que vous avez pour vivre, tante Rina et toi.

MADemoiselle TESMAN. — Allons, allons, ne prends donc pas la chose tant à cœur ! Tout cela, vois-tu, n'est qu'une question de forme. C'est également ce que dit le juge. C'est M. Brack, en effet, qui a bien voulu régler l'affaire en mon nom. Ce n'est qu'une formalité, dit-il.

TESMAN. — Oui, c'est bien possible. Mais, cependant...

MADemoiselle TESMAN. — N'auras-tu pas désormais ton traitement pour subvenir à tout ? Et puis, mon Dieu, quand nous te ferions de petites avances ? Si nous pouvions t'aider un peu, dans les commencements ? Ce serait un vrai bonheur pour nous, je t'assure.

TESMAN. — Ah ! tante, tu ne te lasserai jamais de te sacrifier pour moi !

MADemoiselle TESMAN, *se levant et lui mettant les mains sur les épaules*. — Mon cher enfant ! Y a-t-il pour moi d'autre bonheur au monde que d'aplanir ton chemin ? Toi qui n'as eu ni père ni mère pour te chérir ! Il y a eu des heures noires, c'est vrai. Mais, grâce à Dieu, tu es arrivé, Jorgen !

TESMAN. — Oui, au fond c'est bien étrange de voir comme tout s'est arrangé.

MADemoiselle TESMAN. — Oui, et tous ces gens qui étaient contre toi, et voulaient te barrer le chemin, les voilà tous à bas. Oui, Jorgen, ils sont à terre ! Et celui qui était le plus dangereux de tous, le voici tombé plus bas que les autres. Il est couché maintenant comme il a fait son lit, le pauvre malheureux.

TESMAN. — As-tu entendu parler d'Eilert ? Je veux dire depuis mon départ.

MADemoiselle TESMAN. — On m'a dit seulement qu'il a publié un nouveau livre.

TESMAN. — Comment ! Eilert Loevborg ? Dernièrement ? Hein ?

MADemoiselle TESMAN. — Oui, c'est ce qu'on m'a conté. Cela ne peut pas être grand-chose, qu'en dis-tu ?... Non ? Quand paraîtra ton nouveau livre, c'est alors qu'on verra bien ! N'est-ce pas, Jorgen ? Sur quoi écris-tu, dis ?

TESMAN. — Sur l'industrie domestique dans le Brabant du Moyen Âge.

MADemoiselle TESMAN. — Pas possible ? Dire que tu peux écrire même là-dessus !

TESMAN. — Il se peut d'ailleurs que le livre ne paraisse pas avant longtemps. J'ai, vois-tu, toutes ces collections de manuscrits à mettre d'abord en ordre.

MADemoiselle TESMAN. — Ah oui ! Collectionner, mettre en ordre, tu t'y entends bien. Tu n'es pas pour rien le fils de feu Jochum.

TESMAN. — Aussi sera-ce une vraie fête pour moi, maintenant, surtout que j'ai ma propre maison, mon charmant intérieur, où je pourrai travailler à mon aise.

MADemoiselle TESMAN. — Et puis, le principal c'est que tu la possèdes, mon cher Jorgen, celle que ton cœur désirait.

TESMAN, *l'entourant de ses bras*. — Oh ! oui, oui ! tante Juliane. Ce qu'il y a de plus délicieux dans tout cela, c'est encore Hedda ! (*Regardant la porte.*) La voici, je crois, qui vient. Hein ? (*HEDDA entre par la porte de gauche de la pièce du fond. C'est une femme de vingt-neuf ans, à la tournure et aux traits pleins de noblesse et de distinction. Le teint est d'un blanc mat. Beaucoup de calme et de froide clarté dans ses yeux d'un gris d'acier. La chevelure est d'une jolie nuance châtain, mais pas très épaisse. Elle porte une robe du matin d'une coupe élégante, un peu lâche.*)

MADemoiselle TESMAN, *allant au-devant de HEDDA*. — Bonjour, ma chère Hedda ! Bien le bonjour !

HEDDA, *lui tendant la main*. — Bonjour, ma chère demoiselle Tesman. Une visite si matinale ! C'est vraiment aimable.

MADemoiselle TESMAN, *qui paraît légèrement embarrassée*. — Hem. La chère jeune dame a-t-elle bien dormi dans sa nouvelle installation ?

HEDDA. — Oh oui ! merci. Comme ci, comme ça.

TESMAN. — Comme ci, comme ça ? Tu es bien bonne, Hedda ! Tu dormais comme une souche quand je me suis levé.

HEDDA. — Oui, heureusement pour moi. D'ailleurs, il faut s'habituer à tout, mademoiselle

Tesman. Peu à peu cela viendra. (*Regardant à gauche.*) Aïe ! Cette bonne qui a ouvert la porte de la véranda ! On est inondé de soleil.

MADemoiselle TESMAN, *s'approchant de la porte.* — Bon, bon ! Nous allons la fermer.

HEDDA. — Non, ce n'est pas ainsi que je l'entends. Mon cher Tesman, tirez les rideaux. Cela adoucira la lumière.

TESMAN, *s'approchant de la porte.* — Oui, oui. Tiens, Hedda, comme cela nous aurons à la fois de l'ombre et de l'air frais.

HEDDA. — De l'air frais, oui ! On en a vraiment besoin. Toutes ces fleurs, que Dieu bénisse !... Mais, chère... Ne voulez-vous pas vous asseoir, mademoiselle Tesman ?

MADemoiselle TESMAN. — Non, merci. Je vois que tout va bien ici, grâce à Dieu ! Et maintenant il faut que je rentre auprès de la pauvre Rina, qui doit m'attendre anxieusement.

TESMAN. — Salue-la bien tendrement de ma part, tante. Et dis-lui que j'irai la voir un peu plus tard dans la journée.

MADemoiselle TESMAN. — Oui, oui, je n'y manquerai pas. Mais c'est vrai, Jorgen. (*Elle cherche dans sa poche.*) J'allais l'oublier. J'ai là quelque chose pour toi. TESMAN. — Qu'est-ce donc, tante ? Hein ?

MADemoiselle TESMAN, *tirant un paquet plat enveloppé dans un journal et le lui tendant.* — Tiens, mon cher enfant, prends cela.

TESMAN, *ouvrant le paquet.* — Non, vraiment ! Ah mon Dieu ! Tu les as conservées pour moi, tante Juliane ! Hedda ! C'est vraiment touchant, dis ? Hein ?

HEDDA, *qui a passé à droite et s'est approchée des étagères.* — Qu'est-ce donc, mon ami ?

TESMAN. — Mes vieilles pantoufles ! Mes pantoufles, tu comprends !

HEDDA. — Vraiment ?... Je me souviens que tu m'en parlais souvent en voyage.

TESMAN. — Oui, elles m'ont bien manqué. (*S'approchant d'elle.*) Il faut que je te les montre, Hedda.

HEDDA, *allant vers le poêle.* — Non, vraiment, je ne m'en soucie pas.

TESMAN, *la suivant.* — Dis donc ! c'est tante Rina qui me les a brodées dans son lit. Malade comme elle était ! Oh ! tu ne sais pas tous les souvenirs qui s'y rattachent, à ces pantoufles.

HEDDA, *près de la table.* — Pas précisément pour moi.

MADemoiselle TESMAN. — En cela, Hedda a raison, Jorgen.

TESMAN. — Oui, mais il me semble que maintenant qu'elle est de la famille... HEDDA, *l'interrompant.* — Avec cette bonne, ça ne marchera jamais, Tesman.

MADemoiselle TESMAN. — Avec Berte ?

TESMAN. — Chère amie, pourquoi dis-tu cela ? Hein ?

HEDDA, *montrant du doigt.* — Regarde ! Elle laisse traîner son vieux chapeau sur une chaise du salon.

TESMAN, *effaré, laissant tomber les pantoufles.* — Voyons donc, Hedda, mais !...

HEDDA. — Pense donc ! Si quelqu'un était entré !

TESMAN. — Mais, Hedda, c'est le chapeau de tante Juliane !

HEDDA. — Vraiment ?

MADemoiselle TESMAN, *prenant le chapeau.* — Mais oui, c'est le mien. Et pour être vieux, il ne l'est pas, ma petite madame Hedda.

HEDDA. — En vérité, je ne l'ai pas regardé de si près, mademoiselle Tesman.

MADemoiselle TESMAN, *mettant son chapeau et nouant les brides.* — C'est réellement la première fois que je le mets. Dieu sait que c'est vrai.

TESMAN. — Et il est très beau. Vraiment superbe !

MADemoiselle TESMAN. — Oh ! pas tant que cela, mon cher Jorgen. (*Regardant autour d'elle.*) Mon ombrelle ? Ah ! elle est là. (*Elle la prend.*) C'est que l'ombrelle est également à moi, (*Marmonnant*) pas à Berte.

TESMAN. — Un chapeau, une nouvelle ombrelle ! Dis donc, Hedda !

HEDDA. — C'est gentil, charmant...

TESMAN. — N'est-ce pas ? Hein ? Mais voyons, tante : regarde donc bien Hedda avant de t'en aller. C'est elle qui est gentille et charmante !

MADemoiselle TESMAN. — Oh ! mon ami ! Il n'y a rien de nouveau ; Hedda a toujours été jolie, depuis que je me souviens d'elle. (*Elle fait une révérence et passe à droite.*)

TESMAN, *la suivant.* — Oui, mais as-tu remarqué comme elle est devenue florissante et superbe ? Comme elle s'est épanouie pendant le voyage ?

HEDDA, *allant vers le fond de la pièce.* — Laisse donc cela !

MADemoiselle TESMAN, *qui s'est arrêtée et retournée.* — Elle s'est épanouie, dis-tu ?

TESMAN. — Certainement, tante Juliane, tu ne vois pas bien sous ce costume. Mais moi qui ai l'occasion de...

HEDDA, *près de la porte vitrée, avec impatience.* — Oh ! tu n'as l'occasion de rien du tout !

TESMAN. — C'est sans doute le Tyrol, l'air des montagnes...

HEDDA, *l'interrompant d'une voix ferme.* — Je suis absolument telle que j'étais en partant.

TESMAN. — Tu prétends cela. Mais ce n'est pas vrai. N'est-ce pas, tante ? Qu'en dis-tu ?

MADemoiselle TESMAN, *joignant les mains et regardant HEDDA.* — C'est un charme, un charme, un charme que Hedda. (*Elle s'approche de HEDDA, lui incline la tête avec ses deux mains et la baise au front.*) Que Dieu bénisse et protège Hedda

Tesman ! Pour le bonheur de Jorgen.

HEDDA, *se dégageant doucement.* — Oh !... Laissez-moi !

MADemoiselle TESMAN, *avec une émotion contenue.* — Tous les jours que Dieu fait je viendrai vous voir tous les deux.

TESMAN. — Oui, tante, fais cela, je t'en prie. Hein ?

MADemoiselle TESMAN. — Adieu, adieu !

(*Elle sort par le vestibule. TESMAN la reconduit jusqu'à la sortie. La porte reste à demi ouverte. On entend TESMAN charger tante Juliane de saluer tante Rina. Puis il la remercie encore une fois pour les pantoufles.*

*En même temps, on voit HEDDA marcher avec impatience, lever les bras et serrer furieusement les poings. Puis elle écarte les rideaux de la porte vitrée, se poste là et regarde dehors. Un instant après TESMAN rentre et referme la porte derrière lui.*)

TESMAN, *reprenant les pantoufles.* — Que regardes-tu là, Hedda ?

HEDDA, *se maîtrisant et reprenant son air calme.* — Rien. Le feuillage. Il est déjà bien jaune et bien fané.

TESMAN, *remettant les pantoufles dans le papier qui les enveloppait et les posant sur la table.*

— Oui. C'est que nous sommes en septembre.

HEDDA, *qui semble de nouveau inquiète.* — Oui, c'est vrai... nous voici déjà... déjà en septembre.

TESMAN. — Ne trouves-tu pas que tante Juliane faisait une drôle de tête en partant ? Elle avait l'air presque solennel. Dis ? Comprends-tu ce qui lui a pris ? Hein ? HEDDA. — Je la connais à peine. N'est-elle pas souvent ainsi ?

TESMAN. — Non, je ne l'ai jamais vue comme aujourd'hui.

HEDDA, *s'éloignant de la porte vitrée.* — Crois-tu qu'elle ait mal pris l'affaire du chapeau ?



TESMAN. — Non. Pas tant que cela. Un peu au premier instant.

HEDDA. — Mais aussi quelle façon de jeter son chapeau sur les meubles du salon ! Cela ne se fait pas.

TESMAN. — Allons ! tu peux être sûre que tante Juliane ne recommencera pas.

HEDDA. — D'ailleurs, je tâcherai d'arranger les choses.

TESMAN. — Oh oui, chère Hedda ! Si tu pouvais le faire !...

HEDDA. — Quand tu iras les voir dans la journée, tu peux l'inviter à venir ici ce soir. TESMAN. — Certainement. Je n'y manquerai pas. Et puis il y a encore quelque chose qui lui ferait un immense plaisir.

HEDDA. — Qu'est-ce donc ?

TESMAN. — Si tu pouvais prendre sur toi de la tutoyer. Fais cela pour moi, Hedda ! Hein ?

HEDDA. — Non, non, Tesman, tu ne peux vraiment pas me demander cela. Je te l'ai déjà dit. J'essaierai de l'appeler tante. Et ce sera tout.

TESMAN. — C'est bien, c'est bien. J'aurais cru cependant que, maintenant que tu es de la famille...

HEDDA. — Hem !... je ne sais pas bien si...

*(Elle se dirige vers la porte du fond.)*

TESMAN, *au bout d'un instant*. — Il te manque quelque chose, Hedda ? Hein ? HEDDA. — Non, je regarde seulement mon vieux piano. Il ne fait pas bien dans l'ensemble.

TESMAN. — Dès mon premier traitement, nous l'échangerons contre un autre. HEDDA. — Non, non. Pas d'échange. Je ne veux pas m'en défaire. Nous pourrions plutôt le transporter dans la chambre du fond et en prendre un autre à la place, quand l'occasion s'en présentera.

TESMAN, *légèrement découragé*. — Oui, certainement, nous pourrions faire cela. HEDDA, *prenant le bouquet qui est sur le piano*. — Ce bouquet n'était pas là, cette nuit, quand nous sommes arrivés.

TESMAN. — C'est sans doute tante Juliane qui l'aura apporté.

HEDDA, *examinant le bouquet*. — Une carte de visite. *(Elle prend la carte et lit.)* « Je reviendrai plus tard. » Devine de qui c'est.

TESMAN. — Je ne sais pas. De qui est-ce ? Hein ?

HEDDA. — Il y a sur la carte : « Madame la préfète Elvsted ».

TESMAN. — Pas possible ! Mme Elvsted ! ci-devant Mlle Rysing !

HEDDA. — Sans doute. Celle dont la chevelure agaçante faisait tant d'effet partout où elle se montrait... Une vieille flamme à toi, ai-je entendu dire.

TESMAN, *riant*. — Oh ! cela n'a pas duré longtemps. Et puis c'était du temps où je ne te connaissais pas encore.

HEDDA. — Mais dis donc... c'est drôle qu'elle soit en ville.

HEDDA. — Ce qui est singulier, c'est qu'elle nous rende visite. Je ne la connais que pour avoir été avec elle en pension.

TESMAN. — Oui, moi aussi, il y a Dieu sait combien de temps que je ne l'ai vue. C'est étonnant qu'elle puisse vivre là-haut, dans un trou pareil. Hein ?

HEDDA, *qui a réfléchi un instant, dit tout à coup* : — Dis donc, Tesman : n'est-ce pas de ce côté-là qu'il s'est fixé... tu sais ?... Eilert Loeborg ? TESMAN. — Oui, c'est quelque part dans ces parages.

*(BERTE entre, venant du vestibule.)*

BERTE. — Madame, voici encore cette dame qui était là tout à l'heure et qui m'a remis ces fleurs, *(Les montrant)* celles que Madame tient à la main.

HEDDA. — Ah ! Elle est là ? Eh bien ! Faites-la entrer.

(BERTE ouvre la porte, fait entrer Mme Elvsted et se retire. Mme Elvsted est une petite personne frêle, aux jolis traits, au visage délicat. Elle a de grands yeux bleus, ronds et un peu à fleur de tête. Le regard est timidement inquiet et interrogateur. La chevelure, ondulée, luxuriante, est d'un blond clair, presque blanc, qui fixe l'attention. Elle est de deux ans plus jeune que HEDDA, et porte un tailleur sombre, de bon goût, mais pas à la dernière mode.)

HEDDA, *allant gracieusement au-devant d'elle*. — Bonjour, chère madame Elvsted. Je suis charmée de vous revoir après tant d'années.

MADAME ELVSTED, *nerveusement, tâchant de paraître calme*. — Oui, il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vues.

TESMAN, *lui tendant la main*. — Et nous aussi. Hein ?

HEDDA. — Merci pour vos jolies fleurs.

MADAME ELVSTED. — Oh, je vous en prie ! Je serais venue vous voir hier, tout de suite. Mais j'ai appris que vous étiez en voyage.

TESMAN. — Vous venez d'arriver dans la ville ? Hein ?

MADAME ELVSTED. — Je suis venue hier, vers midi. Oh ! j'ai été si désespérée en apprenant que vous étiez absents.

HEDDA. — Désespérée !... Pourquoi cela ?

TESMAN. — Voyons ! chère madame Rysing... madame Elvsted, veux-je dire...

HEDDA. — Il est arrivé quelque chose ?

MADAME ELVSTED. — Oui. Et je ne sais à qui m'adresser ici, excepté vous.

HEDDA, *déposant le bouquet sur la table*. — Venez. Asseyons-nous sur le sofa.

MADAME ELVSTED. — Oh ! je n'ai pas le calme ni la patience de rester assise !

HEDDA. — Mais si ! Mais si ! Venez.

(*Elle oblige Mme Elvsted à s'asseoir et s'assied à côté d'elle.*)

TESMAN. — Voyons, madame ?... Qu'y a-t-il ?

HEDDA. — Est-ce quelque chose qui vous est arrivé là-haut, chez vous ?

MADAME ELVSTED. — Oui... c'est-à-dire oui et non. Oh ! Je crains d'être mal comprise...

HEDDA. — Allons ! Ce que vous avez de mieux à faire c'est de tout dire bien franchement.

TESMAN. — C'est pour cela, n'est-ce pas, que vous êtes venue ? Hein ?

MADAME ELVSTED. — Oui, oui. C'est juste. Il faut que je vous dise d'abord, si vous l'ignorez, qu'Eilert Loevborg est également ici.

HEDDA. — Loevborg !...

TESMAN. — Non, vraiment ! Eilert Loevborg est rentré ! Dis donc, Hedda !

HEDDA. — Mon Dieu, oui, j'entends bien.

MADAME ELVSTED. — Voilà huit jours qu'il est ici. Quand on pense ! Huit jours seul !

Exposé seul aux dangers de cette ville, de la mauvaise compagnie qui s'y trouve !

HEDDA. — Mais, ma chère madame Elvsted, en quoi sa conduite vous concerne-t-elle ?

MADAME ELVSTED *lui jette un regard craintif et répond vivement* : — Il a été précepteur des enfants.

HEDDA. — De vos enfants ?

MADAME ELVSTED. — Pas des miens. Je n'en ai pas.

HEDDA. — De ceux de votre mari ?

MADAME ELVSTED. — Oui.

TESMAN, *avec quelque hésitation*. — S'était-il donc... je ne sais comment m'exprimer... s'était-il rangé au point qu'on ait pu lui confier un poste semblable ? Hein ?

MADAME ELVSTED. — Durant ces deux dernières années, il n'y a rien eu à dire sur son compte.

TESMAN. — Vraiment, vraiment ? Dis donc, Hedda !

HEDDA. — J'entends bien.

MADAME ELVSTED. — Absolument rien. Je puis vous l'assurer ! Sous aucun rapport... Et néanmoins... maintenant que je le sais ici... dans cette grande ville... et les mains pleines d'argent, j'ai mortellement peur pour lui.

TESMAN. — Mais pourquoi n'est-il pas resté plutôt où il était ? Près de vous et de votre mari ? Hein ?

MADAME ELVSTED. — Dès la publication de son livre, il n'a plus eu trêve ni repos chez nous.

TESMAN. — Oui, c'est vrai. Tante Juliane m'a dit qu'il avait publié un nouveau livre.

MADAME ELVSTED. — Oui, un nouveau livre, un grand ouvrage sur la marche générale de la civilisation... Voilà environ quinze jours. On l'a beaucoup acheté, beaucoup lu. Il a fait sensation.

TESMAN. — Vraiment ! Il a fait sensation ? Cela doit être, pour sûr, quelque travail qu'il aura écrit en son bon temps.

MADAME ELVSTED. — Vous voulez dire autrefois ?

TESMAN. — Oui.

MADAME ELVSTED. — Du tout. Il a tout écrit là-haut, chez nous, maintenant... cette dernière année.

TESMAN. — Cela fait plaisir à entendre. Dis donc, Hedda ! Dis !

MADAME ELVSTED. — Ah oui ! Si seulement cela pouvait durer.

HEDDA. — L'avez-vous rencontré ici ?

MADAME ELVSTED. — Non. Pas encore. J'ai eu tant de peine à découvrir son adresse ! Enfin, je l'ai apprise ce matin.

HEDDA, *la pénétrant des yeux*. — Au fond, je trouve assez singulier que votre mari... Hem...

MADAME ELVSTED, *avec un tressaillement nerveux*. — Mon mari ? Que voulez-vous dire ?

HEDDA. — Oui, qu'il vous envoie à la ville pour une raison de ce genre. Il aurait pu venir lui-même retrouver son ami.

MADAME ELVSTED. — Non, non ! Mon mari n'a pas le temps. Et puis... j'avais quelques emplettes à faire.

HEDDA, *avec un léger sourire*. — Ah ! c'est différent.

MADAME ELVSTED, *se levant d'un bond, avec agitation*. — Et maintenant, monsieur Tesman, j'ai une instante prière à vous faire. Recevez bien Eilert Loevborg, s'il vient chez vous ! Et il ne manquera pas de le faire. Mon Dieu ! Vous avez été si bons amis dans le temps. Et puis vos études portent sur les mêmes questions, si j'ai bien compris ; vous travaillez tous deux dans la même branche.

TESMAN. — C'est vrai ; du moins, c'était vrai dans le temps.

MADAME ELVSTED. — Oui. C'est pourquoi je vous supplie... vous aussi... d'avoir l'œil sur lui. Oh ! n'est-ce pas, monsieur Tesman, vous me le promettez ?

TESMAN. — Oui, bien volontiers, madame Rysing...

HEDDA. — Elvsted !

TESMAN. — Je vous promets de faire pour Eilert tout ce qui est en mon pouvoir. Vous pouvez y compter.

MADAME ELVSTED. — Oh ! que vous êtes bon ! (*Elle lui tend la main.*) Merci, merci ! (*Tressaillant.*) C'est que, voyez-vous, mon mari l'aime tant !

HEDDA, *se levant*. — Tu devrais lui écrire, Tesman. Autrement, de son propre mouvement, il ne viendrait peut-être pas te voir.

TESMAN. — Oui, c'est peut-être ce qu'il y a de mieux à faire, dis, Hedda ? Hein ?

HEDDA. — Fais cela le plus tôt possible. Tiens !... tout de suite.

MADAME ELVSTED, *suppliante*. — Oh oui ! Faites cela !

TESMAN. — À l'instant même. Avez-vous son adresse, madame... Madame Elvsted?

MADAME ELVSTED. — Oui. (*Tirant un petit papier de sa poche et le lui tendant.*) Tenez, la voici.

TESMAN. — C'est bien, c'est bien. J'y vais... (*Promenant un regard autour de lui.*) C'est vrai... les pantoufles ? Ah ! Les voici.

(*Il prend le paquet et veut s'éloigner.*)

HEDDA. — Écris-lui bien chaudement... une lettre d'ami ; et assez longue.

TESMAN. — Oui, je n'y manquerai pas.

MADAME ELVSTED. — Mais pas un mot, je vous en prie, de ma démarche en sa faveur !

TESMAN. — Non, cela va de soi. Hein ?

(*Il sort par la porte de droite de la pièce du fond.*)

HEDDA, *allant vers Mme Elvsted, lui dit à mi-voix, en souriant* : — Très bien. Nous avons fait d'une pierre deux coups.

MADAME ELVSTED. — Comment cela ?

HEDDA. — N'avez-vous pas compris que je tenais à l'éloigner ?

MADAME ELVSTED. — Oui... pour qu'il écrive cette lettre.

HEDDA. — Et pour que nous puissions causer seule à seule.

MADAME ELVSTED. — De ce même sujet ?

HEDDA. — Oui, de ce même sujet.

MADAME ELVSTED, *avec angoisse*. — Mais il n'y a rien de plus, madame Tesman !...  
Vraiment rien !

HEDDA. — Oh que si ! Il y a encore bien des choses. J'y vois assez clair pour le comprendre. Venez, nous allons nous asseoir là et parler à cœur ouvert.

(*Elle oblige Mme Elvsted à s'asseoir dans un fauteuil, au coin de la cheminée, et s'assied elle-même sur un tabouret.*)

MADAME ELVSTED, *avec inquiétude, regardant sa montre*. — Mais, chère madame Tesman... j'avais l'intention de m'en aller maintenant.

HEDDA. — Oh ! Vous n'êtes certainement pas si pressée. Eh bien ? Dites-moi un peu comment vous vous plaisez, là-haut, chez vous.

MADAME ELVSTED. — Ah ! C'est justement là ce dont je n'aimerais pas parler.

HEDDA. — Voyons ! Avec moi, chère... Mon Dieu, ne sommes-nous pas camarades de pension ?

MADAME ELVSTED. — Oui, mais vous étiez d'une classe au-dessus de moi. Oh ! que j'avais peur de vous en ce temps-là !

HEDDA. — Peur de moi ?

MADAME ELVSTED. — Oui. Horriblement peur. C'est que, en me rencontrant dans l'escalier, vous aviez l'habitude de me tirer les cheveux.

HEDDA. — Vraiment ?

MADAME ELVSTED. — Oui. Une fois même, vous m'avez dit que vous voudriez me les brûler.

HEDDA. — Oh ! Vous savez, ce n'étaient là que des paroles de petite fille.

MADAME ELVSTED. — Oui, mais j'étais si sotte en ce temps-là ! Depuis lors, en tout cas, nous avons été si loin, si loin l'une de l'autre... Nous appartenions à des mondes si différents...

HEDDA. — Eh bien ! Nous chercherons à nous rapprocher de nouveau. Écoutez ! À la pension, nous nous tutoyions, nous nous appelions par nos petits noms.

MADAME ELVSTED. — Non ! vous devez vous tromper.

HEDDA. — Pas du tout ! Je m'en souviens parfaitement. Eh bien ! Il faut que nous redevenions

intimes comme dans le bon temps. (*Elle rapproche son tabouret du fauteuil.*) Allons ! (*Elle l'embrasse sur la joue.*) Maintenant, tu vas me tutoyer et me dire Hedda.

MADAME ELVSTED, *lui caressant les mains et les serrant entre les siennes.* — Ah ! tant de gentillesse et de bonté !... Je n'y suis vraiment pas accoutumée.

HEDDA. — Allons, allons ! Et moi de mon côté je te tutoierai et je t'appellerai ma chère Thora.

MADAME ELVSTED. — Je me nomme Thea.

HEDDA. — C'est juste. Je sais bien. Je voulais dire Thea. (*La regardant avec intérêt.*) Ainsi, tu n'es pas accoutumée à ce qu'on soit gentil et bon envers toi, dis, Thea ? Chez toi ?..

MADAME ELVSTED. — Oh ! comme si j'avais un chez-moi ! Je n'en ai pas. Je n'en ai jamais eu.

HEDDA, *la regardant un instant.* — Je pressentais quelque chose de cela.

MADAME ELVSTED, *regardant tristement devant elle.* — Oh ! oui... oui... oui !

HEDDA. — Je ne me souviens pas bien en ce moment. Mais n'est-ce pas tout d'abord pour t'occuper du ménage que tu es entrée dans la maison du préfet Elvsted ? MADAME ELVSTED.

— Non. À vrai dire, je suis allée chez lui comme gouvernante. Mais sa femme, sa première femme, était malade... la plupart du temps alitée. Aussi ai-je dû bientôt me charger du ménage.

HEDDA. — Mais à la fin... voyons... ce ménage est devenu le tien.

MADAME ELVSTED, *avec accablement.* — Oui, il est devenu le mien.

HEDDA. — Voyons un peu. Combien de temps s'est-il écoulé depuis ?

MADAME ELVSTED. — Depuis mon mariage ?

HEDDA. — Oui.

MADAME ELVSTED. — Cinq ans.

HEDDA. — Oui. C'est bien cela.

MADAME ELVSTED. — Oh ! ces cinq années !... Surtout les deux ou trois dernières. Ah ! si vous saviez !...

HEDDA, *lui donnant une petite tape sur la main.* — Vous ? Fi, Thea !

MADAME ELVSTED. — Non, non, je tâcherai d'en prendre l'habitude. Oui, si tu pouvais comprendre, te douter...

HEDDA, *négligemment.* — Eilert Loevborg, n'est-ce pas, a également passé ces trois dernières années là-haut ?

MADAME ELVSTED, *la regardant, troublée.* — Eilert Loevborg ? Oui, c'est vrai.

HEDDA. — Le connaissais-tu déjà du temps où tu demeurais en ville ?

MADAME ELVSTED. — Presque pas. C'est-à-dire que je le connaissais de nom, naturellement.

HEDDA. — Mais, là-haut, il a fait partie de la maison ?

MADAME ELVSTED. — Oui, il y venait tous les jours. Il donnait des leçons aux enfants. À la longue, je ne pouvais pas suffire à tout.

HEDDA. — Non, c'est facile à comprendre. Et ton mari ? Bien entendu, il est souvent en voyage ?

MADAME ELVSTED. — Oui. Vous... tu comprends qu'étant préfet, il a souvent à faire des tournées dans le district.

HEDDA, *s'appuyant sur le bras du fauteuil.* — Thea, pauvre petite Thea, maintenant tu me diras tout, toute la vérité.

MADAME ELVSTED. — Eh bien ! questionne-moi, je te répondrai.

HEDDA. — Ton mari, voyons, Thea, comment est-il au fond dans sa manière d'être, veux-je dire ! Est-il bon pour toi ?

MADAME ELVSTED, *sans conviction.* — Il croit sans doute tout faire pour le mieux.

HEDDA. — Il me semble qu'il doit être trop âgé pour toi. Il y a bien vingt ans de différence entre

vous deux.

MADAME ELVSTED, *irritée*. — Oui, cela... et le reste. Tout en lui m'est antipathique ! Nous n'avons pas une pensée en commun. Nous ne nous entendons sur rien, lui et moi.

HEDDA. — Mais il t'aime cependant ? À sa manière ?

MADAME ELVSTED. — Oh ! je n'en sais trop rien. Je lui suis utile, voilà tout. Et puis je ne coûte pas cher.

HEDDA. — Ce n'est pas une conduite raisonnable.

MADAME ELVSTED, *secouant la tête*. — Je ne puis me conduire autrement. Pas avec lui du moins. Il n'a de véritable affection que pour lui-même. Et peut-être un peu pour les enfants.

HEDDA. — Et puis pour Eilert Loevborg, Thea.

MADAME ELVSTED, *la regardant*. — Pour Eilert Loevborg ! D'où te vient cette idée ?

HEDDA. — Mais, chère... puisqu'il t'envoie en ville à sa recherche... il me semble que...

(*Souriant presque imperceptiblement.*) Du reste c'est toi-même qui viens de le dire à Tesman.

MADAME ELVSTED, *avec un haut-le-corps*. — Vraiment ? Oui, c'est vrai, j'ai dit cela. (*Avec une passion contenue.*) Non, j'aime autant te l'avouer maintenant que plus tard. Cela se saura dans tous les cas.

HEDDA. — Mais, ma chère Thea ?...

MADAME ELVSTED. — Voici la chose en deux mots. Je suis partie à l'insu de mon mari.

HEDDA. — Que dis-tu là ! À l'insu de ton mari ?

MADAME ELVSTED. — Oui, naturellement. Du reste il n'était pas à la maison. Lui aussi était en voyage. Oh ! je ne pouvais plus y tenir, Hedda ! C'était tout à fait impossible ! Cette solitude où j'allais me trouver désormais...

HEDDA. — Et alors ?

MADAME ELVSTED. — Alors j'ai emballé mes effets..., rien que le strict nécessaire, tu comprends. Et, très doucement, j'ai quitté la maison.

HEDDA. — Comme cela... tout simplement ?

MADAME ELVSTED. — Oui. Et j'ai pris le chemin de fer, qui m'a conduite jusqu'en ville.

HEDDA. — Mais, ma chère Thea, comment as-tu osé faire cela ?

MADAME ELVSTED, *se levant et traversant le salon*. — Mais au nom du ciel, que me restait-il à faire ?

HEDDA. — Mais que dira ton mari, quand tu rentreras chez lui ?

MADAME ELVSTED, *s'arrêtant devant la table et regardant HEDDA*. — Chez lui... là-haut ?

HEDDA. — Mais oui, mais oui !

MADAME ELVSTED. — Je ne rentrerai plus jamais chez lui.

HEDDA, *se levant et s'approchant d'elle*. — Tu es donc partie sérieusement, pour de bon ?

MADAME ELVSTED. — Oui. J'ai cru n'avoir plus que cela à faire.

HEDDA. — Et puis... comment as-tu pu partir si ouvertement ?

MADAME ELVSTED. — Oh ! on ne peut jamais cacher ces choses-là.

HEDDA. — Mais que dira le monde, Thea ?

MADAME ELVSTED. — Ah ! qu'il dise ce qu'il veut ! (*Elle se laisse tomber sur le sofa d'un air accablé.*) Je n'ai fait que ce que je devais faire.

HEDDA, *après un court silence*. — Mais que deviendras-tu maintenant ? Quels sont tes projets ?

MADAME ELVSTED. — Je n'en ai pas encore. Je sais seulement que je dois vivre là où est Eilert Loevborg... si je dois vivre.

HEDDA, *attirant une des chaises disposées près de la table, s'assied près de Thea et lui caresse les mains*. — Ecoute, Thea, comment est-ce venu, cette... cette amitié entre toi et Eilert Loevborg

?

MADAME ELVSTED. — Oh ! c'est venu peu à peu. J'ai acquis une sorte de pouvoir sur lui.

HEDDA. — Vraiment ?

MADAME ELVSTED. — Il a renoncé à ses vieilles habitudes. Ce n'est pas que je l'en aie prié. Je n'aurais jamais osé le faire ; mais il remarqua que cela me répugnait et cela le fit changer de conduite.

HEDDA, *retenant avec peine un sourire railleur*. — Ainsi tu l'as transformé, comme on dit, toi, la petite Thea.

MADAME ELVSTED. — Oui, c'est du moins ce qu'il dit lui-même. Et lui, de son côté, a fait de moi un être complet, pour ainsi dire. Il m'a appris à penser, à réfléchir sur bien des choses.

HEDDA. — Il t'a peut-être donné des leçons, à toi aussi ?

MADAME ELVSTED. — Pas précisément. Mais il me parlait d'une infinité de questions. Puis sont venus ces jours de bonheur, ces jours délicieux, où j'ai pu prendre part à son travail ! Il m'a été permis de l'aider.

HEDDA. — Vraiment. Il te l'a permis ?

MADAME ELVSTED. — Oui, quand il écrivait quelque chose, il voulait toujours que je travaille avec lui.

HEDDA. — En bons camarades, n'est-ce pas ?

MADAME ELVSTED, *s'animant*. — En bons camarades ! Oui, Hedda ! C'est bien ce qu'il disait. Oh ! je devrais me sentir si heureuse ! Mais je ne le puis pas. Je ne sais si cela pourra durer longtemps.

HEDDA. — Tu n'es pas plus sûre de lui que cela ?

MADAME ELVSTED, *péniblement*. — L'ombre d'une femme se dresse entre Eilert Loevborg et moi.

HEDDA, *la regardant avec une attention soutenue*. — Qui cela peut-il être ? MADAME

ELVSTED. — Je ne sais pas. Quelque femme que... qu'il aura connue dans le passé et qu'il ne peut sans doute pas oublier.

HEDDA. — Et... comment t'en a-t-il parlé, de cette femme ?

MADAME ELVSTED. — Une seule fois, en passant, il a fait allusion à ce souvenir. HEDDA. — Eh bien ! qu'a-t-il dit ?

MADAME ELVSTED. — Il m'a dit qu'au moment de la séparation elle avait été sur le point de lui tirer un coup de pistolet.

HEDDA, *froidement, se maîtrisant*. — Ah ! quelles fadaïses ! Ces choses-là ne se passent pas chez nous.

MADAME ELVSTED. — Non. Aussi suis-je tentée de croire que c'est cette chanteuse aux cheveux rouges avec laquelle...

HEDDA. — Oui, c'est possible.

MADAME ELVSTED. — On disait, en effet, je m'en souviens, qu'elle portait sur elle un pistolet chargé.

HEDDA. — C'est certainement elle, en ce cas.

MADAME ELVSTED. — Oui, Hedda, mais j'ai appris que cette chanteuse est de retour. Elle est ici. Oh ! c'est un vrai désespoir !

HEDDA, *jetant un coup d'œil vers la pièce du fond*. — Chut ! voici Tesman. (*Elle se lève et dit, en chuchotant.*) Thea, tout cela doit rester entre nous.

MADAME ELVSTED, *bondissant*. — Oh oui ! Au nom de Dieu !

(*TESMAN, une lettre à la main, entre par la porte de droite de la pièce du fond.*)

TESMAN. — Tenez, voici la lettre. Il n'y a qu'à l'expédier.

HEDDA. — C'est très bien. Mais je crois que Mme Elvsted veut partir. Attends un peu. Je l'accompagne jusqu'à la porte du jardin.

TESMAN. — Écoute, Hedda... Ne peut-on pas envoyer Berte faire la commission ? HEDDA, *prenant la lettre.* — Je vais l'envoyer.

*(BERTE entre, venant du vestibule.)*

BERTE. — Le juge Brack est là, qui demande à voir Monsieur et Madame.

HEDDA. — C'est bien. Priez monsieur le juge d'entrer. Après cela, écoutez, allez jeter cette lettre dans la boîte.

BERTE, *prenant la lettre.* — Oui, Madame.

*(Elle fait entrer le juge et ressort elle-même. BRACK est un homme de quarante-cinq ans, petit, fort, bien bâti, alerte. Visage rond au noble profil. Cheveux coupés court, noirs, à peine grisonnants, et soigneusement frisés. Regards vifs, pleins de vie. Sourcils épais, ainsi que la barbiche aux pointes écourtées. Costume de promenade élégant, un peu juvénile pour son âge. Il se sert d'un binocle qu'il laisse tomber de temps en temps.)*

BRACK *entre, le chapeau à la main, et salue.* — Est-il permis de se présenter de si bonne heure ?

HEDDA. — Certainement, c'est permis.

TESMAN, *lui serrant la main.* — Vous êtes toujours le bienvenu. *(Faisant les présentations.)* Le juge Brack, mademoiselle Rysing.

HEDDA. — Oh !

BRACK, *s'inclinant.* — Ah ! Charmé.

HEDDA *le regarde en souriant.* — C'est si drôle, juge, de vous examiner à la lumière du jour.

BRACK. — Changé, n'est-ce pas ?

HEDDA. — Oui, un peu plus jeune, à ce qu'il me semble.

BRACK. — Grand merci.

TESMAN. — Mais que dites-vous de Hedda ? Hein ? N'a-t-elle pas une mine florissante ? Elle est bel et bien...

HEDDA. — Ah ! Laisse-moi tranquille à la fin. Remercie plutôt le juge de toute la peine qu'il s'est donnée.

BRACK. — Par exemple ! cela n'a été qu'un plaisir.

HEDDA. — Oui, vous êtes un cœur fidèle. Mais mon amie est là, qui brûle de s'en aller. Au revoir, juge. Je rentre à l'instant.

*(Echange de saluts. Mme ELVSTED et HEDDA sortent par la porte du vestibule.)*

BRACK. — Eh bien ! madame votre femme est-elle assez contente ?

TESMAN. — Oui, nous ne saurions assez vous remercier. J'entends dire, il est vrai, qu'il y aurait quelques changements à faire. Il manque certaines choses. Nous avons quelques petites emplettes en perspective.

BRACK. — Ah ! Vraiment ?

TESMAN. — Mais cela ne vous causera pas d'ennui. Hedda veut compléter ce qui manque. Voulez-vous que nous prenions place ! Hein ?

BRACK. — Merci ; un petit instant. *(S'asseyant près de la table.)* Il y a une chose dont je voudrais vous parler, mon cher Tesman.

TESMAN. — Ah ! Je comprends. *(Il s'assied.)* Il s'agit, sans doute, du côté sérieux de la fête. Hein ?

BRACK. — Oh ! Les affaires d'argent ne pressent pas encore. Cependant, j'aurais voulu que votre installation eût été un peu moins dispendieuse.

TESMAN. — Mais ce n'était pas possible ! Pensez donc à Hedda, mon ami ! Vous qui la



connaissez si bien ! Il m'était impossible de lui offrir un petit intérieur bourgeois !

BRACK. — Non, non, c'est là le *hic*.

TESMAN. — Et puis, grâce à Dieu, ma nomination ne peut pas tarder à paraître. BRACK. — Vous savez... ces choses-là traînent souvent en longueur.

TESMAN. — Auriez-vous quelques renseignements ? Hein ?

BRACK. — Rien de bien précis. (*S'interrompant.*) Mais, c'est juste. J'ai une nouvelle à vous apprendre.

TESMAN. — Quoi ?

BRACK. — Votre ancien ami, Eilert Loevborg, est revenu en ville.

TESMAN. — Je le savais déjà.

BRACK. — Vraiment ? Qui vous l'a dit ?

TESMAN. — Cette dame qui vient de sortir avec Hedda.

BRACK. — Ah ! Comment s'appelle-t-elle ? Je n'ai pas bien entendu ?

TESMAN. — Mme Elvsted.

BRACK. — Très bien, la femme du préfet. C'est chez eux, en effet, qu'il est resté tout ce temps.

TESMAN. — Pensez donc ! J'entends dire, à ma grande joie, qu'il s'est absolument rangé !

BRACK. — Oui, on le prétend.

TESMAN. — Et il a publié un nouveau livre, paraît-il. Hein ?

BRACK. — Parfaitement !

TESMAN. — Et le livre a fait sensation.

BRACK. — Oui, une très grande sensation.

TESMAN. — Pensez donc ? Cela fait plaisir à entendre. Cet homme, si plein de talent... Et moi qui avais la triste certitude qu'il s'était coulé à fond pour toujours. BRACK. — C'est ce que tout le monde croyait.

TESMAN. — Ce que je ne comprends pas, par exemple, c'est ce qu'il va faire maintenant. Car enfin de quoi voulez-vous qu'il vive ? Hein ?

(*Pendant les derniers mots, HEDDA est entrée par la porte du vestibule.*)

HEDDA, à BRACK, avec un petit sourire ironique. — Tesman est toujours préoccupé de savoir de quoi l'on vivra.

TESMAN. — Mon Dieu, nous parlions de ce pauvre Eilert Loevborg.

HEDDA, lui jetant un brusque regard. — Tiens ? (*Elle s'assied dans le fauteuil au coin de la cheminée et demande d'un ton d'indifférence.*) Qu'est-ce qui lui est arrivé ? TESMAN. — Ma foi, il y a longtemps qu'il a jeté son héritage aux quatre vents. Il ne peut pas écrire un nouveau livre chaque année. Hein ? Alors, je me demande, en effet, ce qu'il deviendra.

BRACK. — Je pourrais peut-être vous renseigner là-dessus.

TESMAN. — Ah ?

BRACK. — Il faut vous souvenir qu'il a des parents assez influents.

TESMAN. — Hélas ! ses parents lui ont carrément tourné le dos.

BRACK. — Il n'en est pas moins vrai que, dans le temps, ils le regardaient comme l'espoir de la famille.

TESMAN. — Oui, dans le temps ! Mais il a tout gâté de ses propres mains.

HEDDA. — Qui sait ? (*Avec un léger sourire.*) Ne l'a-t-on pas régénéré là-haut chez les Elvsted ?

BRACK. — Et puis, ce livre qu'il a publié...

TESMAN. — Oui, oui. Dieu fasse qu'on lui vienne en aide d'une façon ou d'une autre. Je viens justement de lui écrire. Ecoute, Hedda, je l'ai prié de venir chez nous ce soir.

BRACK. — Mais, mon cher, ce soir, vous venez chez moi, souper dans ma garçonnière. Vous me l'avez promis au débarcadère.

HEDDA. — Tu avais oublié cela, Tesman ?

TESMAN. — Ma foi, oui, je l'avais oublié.

BRACK. — D'ailleurs, vous pouvez être bien sûr qu'il ne viendra pas.

TESMAN. — Pourquoi croyez-vous cela ? Hein ?

BRACK *se lève lentement et pose les mains sur le dossier de la chaise*. — Mon cher Tesman. Et vous aussi, madame... Je ne me pardonnerais pas de vous laisser ignorer une chose... une chose qui...

TESMAN. — Qui concerne Eilert... ?

BRACK. — Oui, vous et lui.

TESMAN. — Voyons, cher juge, voyons, dites !

BRACK. — Il faut vous préparer à ce que votre nomination ne se fasse pas avec autant de rapidité que vous le désirez et que vous l'espérez.

TESMAN, *bondissant, inquiet*. — Y a-t-il un obstacle ? Hein ?

BRACK. — Peut-être votre place sera-t-elle attribuée sur concours...

TESMAN. — Sur concours ! Dis donc, Hedda !

HEDDA, *s'enfonçant plus profondément dans son fauteuil*. — Tiens, tiens !

TESMAN. — Avec qui concourrais-je donc ? Cela ne peut pas être avec ?...

BRACK. — Justement. Avec Eilert Loevborg.

TESMAN, *joignant les mains*. — Non, non, c'est inconcevable ! C'est impossible ! Hein ?

BRACK. — Hem, et pourtant cela arrivera peut-être.

TESMAN. — Non mais, écoutez donc, juge, ce serait là un manque inouï envers moi.

(*Gesticulant.*) Vous comprenez, je suis un homme marié ! Nous nous sommes mariés, Hedda et moi, en comptant sur cette perspective. Nous avons dépensé beaucoup d'argent. Nous en avons même emprunté à tante Juliane. Car, enfin, mon Dieu, on me l'avait presque promise, cette place. Hein ?

BRACK. — Allons, allons, la place ne vous échappera pas, j'en suis sûr. Seulement il vous faudra concourir pour l'avoir.

HEDDA, *immobile dans son fauteuil*. — Dis donc, Tesman, c'est là une espèce de sport.

TESMAN. — Voyons, ma chère Hedda, comment cela peut-il te laisser si indifférente ?

HEDDA, *sans changer de ton*. — Ce n'est pas vrai. J'attends le résultat avec le plus grand intérêt.

BRACK. — En tout cas, madame Tesman, il est bon que vous soyez au courant. Je veux dire, avant de commencer tous les petits achats que vous menacez de faire, m'a-t-on dit.

HEDDA. — Cela ne change rien à la chose.

BRACK. — Ah ! c'est différent. Adieu. (*À TESMAN.*) Cette après-midi, en me promenant, je viendrai vous prendre.

TESMAN. — Oui, oui. Ah ! je ne sais plus où j'en suis.

HEDDA, *tendant la main à BRACK, sans changer de position*. — Adieu, juge. Ou plutôt au revoir. Soyez le bienvenu.

BRACK. — Merci mille fois. Adieu, adieu.

TESMAN, *l'accompagnant jusqu'à la porte*. — Adieu, mon cher juge ! Il faut que vous m'excusiez vraiment...

(*BRACK sort par la porte du vestibule.*)

TESMAN, *allant vers le fond*. — Oh, Hedda ! On ne devrait jamais se lancer dans les aventures. Hein ?

HEDDA, *le regardant avec un sourire*. — Est-ce ton cas ?

TESMAN. — Oui, Hedda, on ne saurait le nier. C'est être allés à l'aventure que de s'être mariés comme nous l'avons fait et d'avoir tout bâti sur de simples espérances.

HEDDA. — Quant à cela, tu as peut-être raison.

TESMAN. — Allons ! nous avons toujours notre charmant intérieur. Dis donc... cet intérieur auquel nous rêvions en commun ! Je puis même dire qu'il nous enthousiasmait d'avance. Hein ?

HEDDA, *se levant lentement, d'un air las*. — Il avait été convenu, n'est-ce pas, que nous mènerions une vie mondaine, que nous tiendrions salon ?

TESMAN. — Oui. Dieu sait que je m'en faisais une joie ! Pense donc, te voir tenir salon, dans un cercle choisi ! Hein ? Oui, oui, oui. Ainsi, jusqu'à nouvel ordre, il faudra nous isoler, Hedda, vivre en tête à tête. Rien que la tante Juliane, de temps en temps. Ah ! mon amie ! Toi qui aurais dû mener une autre... une tout autre existence!...

HEDDA. — Il ne s'agit pas, naturellement, d'avoir tout de suite un domestique en livrée.

TESMAN. — Hélas ! non ! Un domestique, tu sais... il ne peut pas en être question.

HEDDA. — Et ce cheval de selle auquel je m'attendais...

TESMAN, *effrayé*. — Un cheval de selle !

HEDDA. — Je n'ose même plus y penser maintenant.

TESMAN. — Ah ! vraiment non, je crois bien !

HEDDA, *se dirigeant vers le fond*. — Enfin ! Il me reste toujours quelque chose pour m'amuser en attendant.

TESMAN, *rayonnant de joie*. — Dieu soit loué ! Qu'est-ce donc, Hedda ? Hein ?

HEDDA, *près de la porte, le regardant avec une raillerie dissimulée*. — Mes pistolets, Jorgen.

TESMAN, *angoissé*. — Tes pistolets ?

HEDDA, *avec un regard froid*. — Les pistolets du général Gabler.

*(Elle sort par la porte de gauche de la pièce du fond.)*

TESMAN, *courant après elle, lui crie, de la porte* : — Chère Hedda ! Mon Dieu ! je t'en prie, ne touche pas à ces objets dangereux. Fais cela pour moi, Hedda ! Hein ?

## ACTE DEUXIÈME

L'après-midi. La même pièce qu'au premier acte. Seulement le piano a été enlevé et remplacé par un élégant petit bureau surmonté d'une étagère à livres. À gauche, on a placé une petite table près du sofa. La plupart des bouquets ont été enlevés. Celui de Mme Elvsted est posé sur la grande table du milieu.

*HEDDA est seule, en toilette de ville. Debout, devant la porte-fenêtre ouverte, elle charge un pistolet. On en voit un tout semblable dans une boîte ouverte posée sur le bureau.*

HEDDA *jette un coup d'œil dans le jardin et s'écrie* : — Bonjour, monsieur le juge !

BRACK *répond du jardin*. — Bonjour, madame Tesman.

HEDDA *lève le pistolet et vise*. — Gare à vous, monsieur le juge Brack ! Je vais vous tuer !

BRACK, *criant d'en bas*. — Non, non, non ! Ne me visez donc pas ainsi !

HEDDA. — Voilà ce qui arrive quand on entre par la petite porte.

*(Elle fait feu.)*

BRACK, *qui s'est rapproché*. — Vous êtes folle, je crois !...

HEDDA. — Ah ! mon Dieu ! Vous aurais-je touché ?

BRACK, *toujours dehors*. — Cessez donc ces folies !

HEDDA. — Allons ! entrez, juge.

*(Le juge BRACK entre par la porte vitrée. Il est en redingote et porte un léger pardessus sur le*

*bras.)*

BRACK. — Sapristi, vous continuez donc à cultiver ce sport. Sur quoi tirez-vous ?

HEDDA. — Oh ! sur rien. Je m'amuse à tirer en l'air, dans le ciel bleu.

BRACK, *lui enlevant prudemment le pistolet.* — Vous permettez, madame. (*Regardant l'arme.*)

Oh ! celui-ci, je le connais. (*Jetant un coup d'œil autour de lui.*) Où est la boîte ? Ah ! La voici.

(*Il dépose le pistolet dans la boîte, qu'il ferme.*) Trêve

de ces plaisanteries-là, pour aujourd'hui !

HEDDA. — Mon Dieu, que voulez-vous donc que je fasse pour me distraire ?

BRACK. — Il n'est pas venu de visites ?

HEDDA, *refermant la porte vitrée.* — Pas une. Tous les intimes sont encore à la campagne.

BRACK. — Et Tesman est sorti, n'est-ce pas ?

HEDDA, *tout en plaçant la boîte à pistolet dans un tiroir du bureau.* — Oui. À peine le repas terminé, il s'est précipité chez ses tantes. Il ne vous attendait pas de si bonne heure.

BRACK. — Hem, comment n'y ai-je pas songé ? C'est stupide de ma part.

HEDDA, *tournant la tête pour le regarder.* — Pourquoi est-ce stupide ?

BRACK. — Parce qu'alors je serais venu encore un peu plus tôt.

HEDDA, *traversant la pièce.* — Vous n'auriez trouvé personne. Après le dîner, je suis allée dans ma chambre, pour changer de toilette.

BRACK. — Et il n'y aurait pas dans la porte une toute petite fente par où l'on pût parler ?

HEDDA. — Non, puisque vous avez oublié ce détail.

BRACK. — Encore une stupidité de ma part.

HEDDA. — Il ne nous reste plus qu'à prendre place et à attendre Tesman, qui ne rentrera pas de sitôt.

BRACK. — Mon Dieu, je tâcherai de prendre patience.

(*HEDDA s'assied dans le coin du sofa. BRACK jette son paletot sur le dossier d'une chaise, mais garde, en s'asseyant, son chapeau à la main. Un court silence. Ils se regardent.*)

HEDDA. — Eh bien ?

BRACK, *sur le même ton.* — Eh bien ?

HEDDA. — C'est moi qui ai demandé la première.

BRACK, *se penchant légèrement en avant.* — C'est cela ! Taillons maintenant une bonne petite bavette, madame Hedda.

HEDDA, *s'enfonçant plus profondément dans le sofa.* — Ne vous semble-t-il pas qu'il y a une éternité que nous n'avons causé l'un avec l'autre ? Ces quelques mots hier soir et ce matin, je ne les compte pas.

BRACK. — Vous voulez dire... en tête à tête, comme nous le faisons maintenant.

HEDDA. — Oui, c'est cela... à peu près.

BRACK. — Il ne s'est pas écoulé un seul jour sans que j'aie souhaité vous voir rentrer.

HEDDA. — Je vous jure bien que je l'ai souhaité moi-même, et cela tout le temps.

BRACK. — Vous ? Pas possible, madame Hedda ? Et moi qui croyais que vous vous étiez si bien amusée en voyage !

HEDDA. — Vous avez cru cela ?

BRACK. — Tesman ne cessait de le répéter dans ses lettres.

HEDDA. — Lui ! Je crois bien ! Il n'a pas de plus grande joie que de fouiller dans les bibliothèques, de passer des heures à copier de vieux parchemins. Dieu sait quoi, enfin !

BRACK, *avec un peu de malice.* — Il faut dire que c'est là son métier dans ce bas monde. En partie du moins.

HEDDA. — Oui, c'est vrai. Aussi au bout du compte... Mais moi !... Oh non, mon cher juge, je

me suis considérablement ennuyée.

BRACK, *d'un ton de compassion*. — Vraiment ? Bien à fond ?

HEDDA. — Mais oui, c'est facile à comprendre !... Toute une demi-année sans rencontrer âme qui vive de notre cercle intime !... Personne à qui parler de nos petites affaires !

BRACK. — Oui, oui, pour moi aussi ç'aurait été une privation.

HEDDA. — Et puis, ce qu'il y avait de plus insupportable, c'était...

BRACK. — C'était ?

HEDDA. — D'être toujours, éternellement, avec la même personne.

BRACK, *hochant la tête en signe d'assentiment*. — En effet ! Je me représente cela. Tout le temps, et à toutes les heures possibles, n'est-ce pas ?

HEDDA. — J'ai dit : toujours, éternellement.

BRACK. — C'est vrai ; mais avec notre excellent Tesman, il me semble bien qu'on pourrait...

HEDDA. — Tesman est un spécialiste, mon cher.

BRACK. — C'est juste.

HEDDA. — Et les spécialistes ne sont pas amusants en voyage. Pas à la longue du moins.

BRACK. — Pas même un spécialiste... qu'on aime ?

HEDDA. — Pouah ! N'employez donc pas ce mot écoeurant !

BRACK, *sursautant*. — Voyons, madame Hedda !

HEDDA, *moitié souriante, moitié fâchée*. — Oui, je voudrais vous y voir ! Entendre parler de l'histoire de la civilisation du matin au soir.

BRACK. — Toujours, éternellement...

HEDDA. — Oui, oui, oui ! Et l'industrie domestique au Moyen Age !... Ah ! cela, voyez-vous, c'est encore le pire de tout !

BRACK, *la scrutant du regard*. — Mais, dites-moi, comment m'expliquer en ce cas?... Hem...

HEDDA. — Que nous nous soyons attelés ensemble, Jorgen Tesman et moi ? C'est là ce que vous voulez dire ?

BRACK. — Eh bien, oui. Si l'on peut s'exprimer ainsi...

HEDDA. — Mon Dieu ! Trouvez-vous donc cela si extraordinaire ?

BRACK. — Oui et non, madame Hedda.

HEDDA. — J'étais positivement lasse de la danse, mon cher juge. Mon temps était passé.

(*Tressaillant légèrement*.) Oh non !... Je ne voudrais pourtant pas dire cela, ni même le penser !

BRACK. — Vous n'avez certainement aucune raison de le faire.

HEDDA. — Oh !... ça. (*Le scrutant des yeux*.) Et, quant à Jorgen Tesman, on peut dire, n'est-ce pas, que c'est un homme correct sous tous les rapports ?

BRACK. — Correct et rangé. C'est certain.

HEDDA. — On ne peut pas dire non plus qu'il soit ce qui s'appelle ridicule, n'est-ce pas ?

BRACK. — Ridicule ! N... non, pas précisément...

HEDDA. — C'est un très zélé collectionneur, en tout cas. Avec le temps, il ira peut-être loin.

BRACK, *la regardant, indécis*. — Je croyais que vous en étiez sûre comme tout le monde : généralement, on tient Tesman pour un homme de grand avenir.

HEDDA, *avec une expression de fatigue*. — Oui, je l'ai cru aussi. Et puisqu'il voulait à toute force avoir le droit d'assurer mon avenir à moi, je ne vois pas pourquoi je l'aurais refusé ?

BRACK. — Oui, à ce point de vue...

HEDDA. — C'était toujours plus que ce que mes autres chevaliers servants étaient prêts à faire, mon cher juge.

BRACK, *riant*. — Assurément, je ne puis répondre pour les autres ; mais, quant à moi, vous savez bien que j'ai toujours éprouvé par principe un respectueux éloignement pour les liens

matrimoniaux, madame Hedda.

HEDDA, *plaisantant*. — Aussi n'ai-je jamais fondé d'espoir sur vous.

BRACK. — Tout ce que je demande, c'est une bonne petite intimité, qui me permette de rendre service en paroles et en actions, d'aller et de venir en ami éprouvé.

HEDDA. — Avec le mari, n'est-ce pas ?

BRACK, *s'inclinant*. — À vrai dire, surtout avec la femme. Et avec le mari aussi, cela va de soi. Savez-vous qu'une combinaison de ce genre, que j'appellerai, si vous voulez, triangulaire, est en réalité pleine d'agréments pour tous les trois.

HEDDA. — C'est vrai. Plus d'une fois, en voyage, un tiers m'a manqué. Oh ! ces tête-à-tête dans les coupés !

BRACK. — Par bonheur vous en avez fini avec le voyage de noces.

HEDDA, *secouant la tête*. — Le voyage sera probablement long, bien long. Je ne suis encore qu'à une station.

BRACK. — C'est le moment de sauter à terre pour se donner un peu de mouvement. N'est-ce pas, madame Hedda ?

HEDDA. — Jamais je ne sauterai de wagon.

BRACK. — Vous en êtes sûre ?

HEDDA. — Oui. Car il y a là toujours quelqu'un pour...

BRACK, *souriant*. — Pour lorgner la cheville, n'est-ce pas ?

HEDDA. — Précisément.

BRACK. — Eh ! mon Dieu...

HEDDA, *l'arrêtant du geste*. — Je n'aime pas ça. Dans ce cas, je préfère rester assise, à ma place, en tête à tête.

BRACK. — Mais si un tiers montait dans le coupé ?

HEDDA. — Ah ! ce serait différent !

BRACK. — Un ami éprouvé, perspicace.

HEDDA. — Plein de ressources et d'intérêt.

BRACK. — Et pas du tout spécialiste !

HEDDA, *soupirant profondément*. — Ah ! ce serait là un vrai soulagement.

BRACK, *jetant un regard vers la porte d'entrée qu'il a entendu s'ouvrir*. — Voici le triangle qui se défait.

HEDDA, *à demi-voix*. — Et le train qui repart.

(*Jorgen TESMAN, en complet de promenade gris, coiffé d'un feutre mou, entre par la porte du vestibule, portant des livres non reliés, les uns sous le bras, les autres dans les poches.*)

TESMAN, *se dirigeant vers la table placée devant le canapé d'angle*. — Ouf ! On a chaud, quand on se promène avec cela. (*Il dépose les livres.*) Je suis littéralement en sueur, Hedda. Mais que vois-je ? Vous êtes déjà là, mon cher juge. Hein ? Berte ne m'en avait pas dit un mot.

BRACK, *se levant*. — Je suis entré par le jardin.

HEDDA. — Qu'est-ce donc que tous ces livres ?

TESMAN, *debout, feuilletant*. — Quelques ouvrages spécialisés dont j'avais besoin.

HEDDA. — Des ouvrages spécialisés ?

BRACK. — Ah oui ! des ouvrages spécialisés ! Vous entendez, madame Tesman ?

(*BRACK et HEDDA échangent un sourire d'entente.*)

HEDDA. — T'en faut-il encore beaucoup de ces ouvrages spécialisés ?

TESMAN. — Oui, ma chère Hedda ; on n'en a jamais assez. Ne faut-il pas suivre tout ce qui s'écrit et s'imprime ?

HEDDA. — Oui, il faut suivre tout.

TESMAN, *cherchant parmi les livres*. — Tiens ! J'ai réussi à mettre la main sur le nouveau livre d'Eilert Loevborg. (*Le lui tendant.*) As-tu envie de le voir, Hedda? Hein?

HEDDA. — Non. Merci. Ou peut-être bien que si, plus tard.

TESMAN. — Je l'ai un peu feuilleté en route.

BRACK. — Eh bien ? Qu'en dites-vous, vous, un spécialiste ?

TESMAN. — Je trouve qu'il témoigne d'une singulière concentration d'esprit. Il n'avait encore jamais écrit de cette façon. (*Rassemblant les livres.*) Maintenant je vais emporter tout cela. Ce sera un plaisir que de couper les pages. Et puis, il faut que je me change. (*À BRACK.*) Dites donc, nous ne partons pas encore ? Hein ? C'est trop tôt.

BRACK. — Certainement non. Cela ne presse pas. Nous avons tout le temps.

TESMAN. — Très bien. Je vais pouvoir en prendre un peu. (*Il veut s'éloigner avec les livres, mais s'arrête dans l'embrasure de la porte et se retourne.*) C'est juste... Hedda, tante Juliane ne viendra pas chez toi ce soir.

HEDDA. — Ah ? Elle n'a peut-être pas encore digéré l'histoire du chapeau ?

TESMAN. — Pas du tout. Comment peux-tu croire cela de tante Juliane ? Dis ? Mais, vois-tu, tante Rina va très mal.

HEDDA. — Elle va toujours très mal.

TESMAN. — Oui, mais ce soir la pauvre femme est dans une mauvaise passe. HEDDA. — Ah ! s'il en est ainsi, on comprend que l'autre reste auprès d'elle. Je tâcherai de m'en consoler.

TESMAN. — Et, malgré cela, tu ne peux pas t'imaginer quelle immense joie cela a fait à tante Juliane, que tu te sois épanouie pendant le voyage !

HEDDA, *se levant, à mi-voix*. — Ah ! ces éternelles tantes !

TESMAN. — Hein ?

HEDDA, *s'approchant de la porte vitrée*. — Rien.

TESMAN. — Ah ?... C'est bien.

(*Il passe dans la pièce du fond et sort à droite.*)

BRACK. — Quel est ce chapeau dont vous parliez ?

HEDDA. — Oh ! C'est quelque chose qui m'est arrivé ce matin avec Mlle Tesman. Elle avait posé son chapeau sur une chaise, (*Elle le regarde et sourit*) et j'ai fait semblant de croire que c'était celui de la bonne.

BRACK, *hochant la tête*. — Chère madame Hedda ! Comment avez-vous pu faire cela à cette aimable vieille dame !

HEDDA, *nerveuse, traversant la pièce*. — Voyez-vous, cela me vient comme cela, par envie. C'est plus fort que moi. (*Se jetant dans le fauteuil placé au coin de la cheminée.*) Ah ! je ne puis me l'expliquer moi-même.

BRACK, *derrière le fauteuil*. — Vous n'êtes pas heureuse, voilà le secret.

HEDDA, *regardant devant elle*. — Mon Dieu ! Je ne sais pas pourquoi je serais heureuse.

Pourriez-vous me le dire, vous ?

BRACK. — Mais, entre autres, parce que vous avez eu ce que vous désiriez. Je parle de votre maison.

HEDDA *le regarde et sourit*. — Vous y croyez donc aussi, à cette histoire de désir réalisé ?

BRACK. — Comment ? Il n'y aurait rien de vrai là-dedans ?

HEDDA. — Si, une seule chose.

BRACK. — Quoi ?

HEDDA. — C'est que j'avais besoin de Tesman pour me reconduire chez moi l'été dernier, quand je sortais le soir.

BRACK. — Hélas ! Je devais prendre un autre chemin... que vous.

HEDDA. — C'est vrai. Vous suiviez un autre chemin... l'été dernier.

BRACK, *souriant*. — Vous n'avez pas honte, madame Hedda ! Mais voyons. Nous disions donc que Tesman et vous ?...

HEDDA. — Oui. Nous passions un soir par ici. Mon pauvre Tesman se tordait d'embarras : il ne trouvait rien à dire. C'est alors que j'ai eu pitié de l'infortuné savant.

BRACK, *avec un sourire de doute*. — Vraiment ? Hem.

HEDDA. — Je vous prie de le croire. Alors, pour lui tendre la perche, j'eus l'étourderie de dire que j'aimerais demeurer dans cette villa.

BRACK. — Rien de plus ?

HEDDA. — Pas ce soir-là.

BRACK. — Mais plus tard, n'est-ce pas ?

HEDDA. — Oui, mon cher juge, mon étourderie a eu des suites.

BRACK. — Hélas ! C'est le cas de la plupart de nos étourderies, madame Hedda.

HEDDA. — Merci ! Mais vous voyez que c'est par une admiration commune pour la villa de Mme Falk que notre entente a commencé. Les fiançailles, le mariage, le voyage de noces et le reste n'ont été qu'une suite. Oui, oui, mon cher juge, j'allais presque dire : comme on fait son lit, on se couche.

BRACK. — Adorable ! Et, au fond, vous ne vous êtes peut-être jamais souciée de tout cela.

HEDDA. — Dieu sait que non !

BRACK. — Mais aujourd'hui ? Aujourd'hui que nous vous avons arrangé un bon petit nid ?

HEDDA. — Pouah !... Je crois sentir dans toutes les chambres une odeur de lavande et de roses séchées. Ce sera tante Juliane qui l'aura introduite dans la maison. BRACK, *souriant*. — Non. Cela doit venir plutôt de feu l'épouse du ministre Falk.

HEDDA. — Oui, cela dégage une odeur de mort et fait penser à un parfum de fleurs, le lendemain d'un bal. (*Elle se croise les mains derrière la nuque, se renverse sur le dossier de son siège et regarde le juge.*) Ah ! mon cher juge, vous ne vous faites pas une idée du mortel ennui qui m'attend dans cette villa.

BRACK. — Est-ce que la vie ne vous offrirait pas un but comme aux autres, madame Hedda ?

HEDDA. — Un but quelque peu séduisant, n'est-ce pas ?

BRACK. — Oui, cela vaudrait mieux.

HEDDA. — Dieu sait ce qu'il pourrait être, ce but. Quelquefois je pense... (*S'interrompant.*)

Mais non ! C'est encore là une impossibilité, sans doute.

BRACK. — Qui sait ? Dites toujours.

HEDDA. — Si je poussais Tesman à faire de la politique ?

BRACK, *souriant*. — Tesman ! Non, savez-vous, la politique n'est vraiment pas son fait.

HEDDA. — Non, je le crois sans peine. Si pourtant je l'y poussais ?

BRACK. — Oui, mais quel plaisir en tireriez-vous ? Puisqu'il n'a pas de dispositions pour ça ! Pourquoi voudriez-vous l'engager dans cette voie ?

HEDDA. — Parce que je m'ennuie, entendez-vous ! (*Après une courte pause.*) Ainsi vous croyez tout à fait impossible que Tesman devienne Premier ministre ?

BRACK. — Hem, voyez-vous, chère madame Hedda, pour le devenir il faudrait d'abord qu'il fût assez riche.

HEDDA, *se levant avec impatience*. — Ah ! nous y voilà ! C'est dans ces misérables conditions qu'il me faut vivre maintenant ! (*Traversant la pièce.*) C'est cela qui rend la vie si navrante ! Une chose simplement ridicule ! C'est vrai, cela.

BRACK. — Je crois que le défaut gît ailleurs.

HEDDA. — Où donc ?



BRACK. — Vous n'avez jamais rien connu de vraiment stimulant.

HEDDA. — Rien de sérieux, voulez-vous dire ?

BRACK. — Eh oui ! Si vous voulez ! Mais cela pourrait changer maintenant.

HEDDA, *hochant la tête*. — Ah ! Vous parlez de tous les ennuis que suscite ce misérable poste de professeur ! Cela ne regarde que Tesman. Je n'y songe seulement pas.

BRACK. — Non, non, ne parlons pas de cela. Mais s'il vous incombait des devoirs sérieux, ce qu'on appelle en style élevé de graves responsabilités ? (*Souriant.*) Enfin, de nouveaux devoirs, ma petite madame Hedda.

HEDDA, *avec colère*. — Taisez-vous ! Cela n'arrivera jamais !

BRACK, *d'un air réfléchi*. — Nous en reparlerons dans un an, au plus tard.

HEDDA, *d'un ton bref*. — Je n'ai pas la vocation, monsieur le juge. Qu'on ne vienne pas me parler de devoirs, à moi.

BRACK. — Quoi ! Vous n'auriez pas, comme la plupart des femmes, de vocation pour...

HEDDA, *près de la porte vitrée*. — Ah ! taisez-vous, vous dis-je ! Il me semble souvent qu'il n'y a pour moi qu'une profession au monde.

BRACK, *s'approchant d'elle*. — Laquelle, si j'ose vous le demander ?

HEDDA, *regardant dehors*. — Celle de m'ennuyer à mort, puisque vous voulez le savoir. (*Elle se retourne, jette un coup d'œil vers la pièce du fond et sourit.*) Tenez ! Voici justement le professeur.

BRACK, *bas, d'un ton d'avertissement*. — Allons, allons, madame Hedda !

(*Jorgen TESMAN, en costume, chapeau et gants à la main, entre par la porte de droite de la pièce du fond.*)

TESMAN. — Dis donc, Hedda, il n'y a pas eu de mot d'excuse d'Eilert Loevborg ? Hein ?

HEDDA. — Non.

TESMAN. — En ce cas, tu peux être sûre de le voir entrer d'un moment à l'autre.

BRACK. — Vous croyez vraiment qu'il viendra ?

TESMAN. — J'en suis presque sûr. Ce ne peuvent être que propos en l'air, ce que vous m'avez raconté ce matin.

BRACK. — Vraiment ?

TESMAN. — Oui, du moins tante Juliane croit-elle tout à fait impossible que Loevborg se mette dorénavant en travers de mon chemin. Dites donc.

BRACK. — En ce cas, tout est pour le mieux.

TESMAN *dépose son chapeau avec ses gants sur une chaise à droite*. — Oui, mais il faut que je l'attende aussi longtemps que possible.

BRACK. — Nous avons tout le temps. Personne ne viendra chez moi avant sept heures, sept heures et demie.

TESMAN. — C'est bien. Nous pourrons, en attendant, tenir compagnie à Hedda, et laisser venir l'heure. Hein ?

HEDDA, *prenant le paletot et le chapeau de BRACK et allant les déposer sur le canapé d'angle*. — Et, dans le pire des cas, M. Loevborg pourra rester avec moi.

BRACK, *voulant la débarrasser de ses effets*. — Je vous en prie, madame ! Qu'entendez-vous par le pire des cas ?

HEDDA. — S'il ne veut pas aller avec vous et Tesman.

TESMAN, *la regardant, avec hésitation*. — Mais, chère Hedda, crois-tu convenable qu'il reste avec toi ? Hein ? Souviens-toi que tante Juliane ne viendra pas.

HEDDA. — Mais Mme Elvsted viendra et nous pourrons prendre le thé tous les trois.

TESMAN. — Ah ! comme cela, c'est différent.

BRACK, *souriant*. — Et c'est peut-être ce qu'il y aurait de plus sain pour lui.

HEDDA. — Pourquoi cela ?

BRACK. — Mon Dieu, madame, vous avez assez souvent médité de mes petites fêtes de célibataire, soutenant que seuls les gens à principes peuvent s'y risquer.

HEDDA. — M. Loevborg doit être maintenant un homme à principes. Un pécheur converti !  
(*BERTE apparaît à la porte du vestibule.*)

BERTE. — Madame, il y a un monsieur qui désirerait être reçu.

HEDDA. — Qu'il entre.

TESMAN, *à voix basse*. — Je suis sûr que c'est lui. Dites donc !

(*Eilert LOEVBORG entre, venant du vestibule. Il est du même âge que TESMAN, mais paraît plus âgé, un peu usé par l'existence. Il est maigre et svelte. Ses cheveux et sa barbe sont d'un brun presque noir. La figure est longue, pâle, avec des pommettes rouges. Il est vêtu d'un costume noir, élégant, tout neuf, et tient à la main un chapeau haut de forme et des gants foncés. Il s'arrête devant la porte et s'incline très vite. Il paraît légèrement troublé.*)

TESMAN, *allant vers lui et lui serrant la main*. — Ah ! mon cher Eilert. Après de si longues années, nous nous retrouvons enfin !

EILERT LOEVBORG, *d'une voix faible*. — Merci pour ta lettre ! (*S'approchant de HEDDA.*)

Oserais-je également vous tendre la main, madame Tesman ?

HEDDA, *acceptant sa main tendue*. — Soyez le bienvenu, monsieur Loevborg. (*Avec un léger geste de la main.*) Je ne sais si ces messieurs ?...

LOEVBORG, *s'inclinant*. — Le juge Brack, je crois.

BRACK, *de même*. — Mais certainement. Il y a quelques années...

TESMAN, *en appuyant ses mains sur les épaules de Loevborg*. — Et maintenant, je veux que tu te sentes ici comme chez toi, Eilert ! N'est-ce pas, Hedda ? Car tu t'établis en ville, m'a-t-on dit ? Hein ?

LOEVBORG. — Oui. C'est mon intention.

TESMAN. — Je comprends cela. Écoute, je suis tombé sur ton nouveau livre. Mais je n'ai pas encore trouvé le temps de le lire.

LOEVBORG. — Tu peux t'épargner cette peine.

TESMAN. — Que veux-tu dire ?

LOEVBORG. — Il ne vaut vraiment pas grand-chose !

TESMAN. — Pense donc ! C'est toi qui dis cela ?

BRACK. — Mais on en fait le plus grand éloge, à ce qu'il paraît.

LOEVBORG. — C'est bien là ce que je voulais. Aussi ai-je écrit le livre de façon à ce qu'il fût à la portée de tout le monde.

BRACK. — C'est très raisonnable.

TESMAN. — Oui, mais, mon cher Eilert...

LOEVBORG. — En ce moment, je tiens à me refaire une situation et je commence par le commencement.

TESMAN, *un peu troublé*. — Oui. C'est là ton intention ? Hein ?

LOEVBORG *sourit, dépose son chapeau et sort des papiers roulés de sa poche*. — Mais quand paraîtra ceci, Jorgen Tesman, il faudra le lire, sais-tu ! Car c'est là mon livre, le vrai, celui où je suis vraiment moi-même.

TESMAN. — Ah ? Et qu'est-ce donc que ce livre ?

LOEVBORG. — C'est la suite.

TESMAN. — La suite de quoi ?

LOEVBORG. — Du livre paru.

TESMAN. — Du nouveau ?

LOEVBORG. — Naturellement.

TESMAN. — Mais, mon cher Eilert, puisque celui-ci nous conduit jusqu'à nos jours.

LOEVBORG. — C'est vrai. Et dans l'autre il s'agit de l'avenir.

TESMAN. — De l'avenir ! Mais grand Dieu ! nous n'en savons absolument rien. LOEVBORG. — N'importe ! Il y a plusieurs choses à dire à ce sujet. (*Il défait le rouleau.*) Tu vas voir.

TESMAN. — Mais ce n'est pas là ton écriture.

LOEVBORG. — J'ai dicté. (*Feuilletant.*) Il y a deux parties. La première traite des puissances civilisatrices de l'avenir. La seconde, celle-ci. (*Feuilletant plus loin.*) De la marche future de la civilisation.

TESMAN. — Étrange ! Je n'aurais jamais songé à rien écrire de pareil.

HEDDA, *à mi-voix, tambourinant avec les doigts sur une vitre de la porte-fenêtre.* — Ah non, par exemple !

LOEVBORG, *remettant le manuscrit dans le papier et le déposant sur la table.* — Je l'ai apporté pour t'en lire quelques passages ce soir.

TESMAN. — C'est bien, bien gentil à toi. Mais ce soir ? (*Regardant BRACK.*) Je ne sais trop comment cela pourrait s'arranger.

LOEVBORG. — Très bien. Ce sera pour une autre fois. Il n'y a rien qui presse. BRACK. — Je vais vous dire, monsieur Loevborg : il y a ce soir une petite réunion chez moi. Vous comprenez. Il s'agit d'abord de fêter le retour de Tesman.

LOEVBORG, *cherchant des yeux son chapeau.* — Oh ! en ce cas...

BRACK. — Mais non. Écoutez donc : ne voudriez-vous pas me faire le plaisir d'être des nôtres ?

LOEVBORG, *d'un ton bref et résolu.* — Non, je vous remercie ; cela m'est impossible.

BRACK. — Allons donc ! Venez. Vous trouverez là un cercle choisi. Et je vous promets que nous mènerons joyeux train, comme dit Mme Hed... Mme Tesman. LOEVBORG. — Je n'en doute pas. Néanmoins...

BRACK. — Vous pourriez prendre votre manuscrit avec vous et le lire à Tesman. J'ai assez de chambres pour que vous ne soyez pas gênés.

TESMAN. — Oui, dis donc, Eilert ? Nous pourrions faire cela. Hein ?

HEDDA, *intervenant.* — Mais, mon ami, si M. Loevborg ne veut pas ! Je suis sûre que M. Loevborg trouvera plus de plaisir à rester ici et à prendre le thé avec moi.

LOEVBORG, *la regardant.* — Avec vous, madame !

HEDDA. — Et Mme Elvsted.

LOEVBORG. — Ah ? (*Négligemment.*) Je l'ai vue aujourd'hui, un instant.

HEDDA. — Vraiment ? Oui, elle viendra ici. Il faut absolument que vous restiez, monsieur Loevborg. Autrement, il n'y aurait personne pour la reconduire.

LOEVBORG. — C'est juste. Merci, madame, je resterai.

HEDDA. — Très bien. Je vais donner quelques ordres à la bonne.

(*Elle s'approche de la porte du vestibule et sonne. BERTE entre. HEDDA lui parle à voix basse et indique la pièce du fond. BERTE fait un signe de tête et sort.*)

TESMAN, *pendant ce temps, dit à LOEVBORG:* — Écoute, Eilert, c'est cette nouvelle question, cette question d'avenir, qui fera l'objet de tes conférences ?

LOEVBORG. — Oui.

TESMAN. — En effet, j'ai appris chez le libraire que tu comptes faire une série de conférences cet automne.

LOEVBORG. — Oui, c'est mon intention. Il ne faut pas m'en vouloir, Tesman.

TESMAN. — Non, grand Dieu ! Mais...

LOEVBORG. — Je comprendrais que cela te contrariât.

TESMAN, *d'un air abattu*. — Oh ! je ne puis exiger que tu renonces à cause de moi...

LOEVBORG. — Mais j'attendrai ta nomination.

TESMAN. — Tu attendras ? Mais, mais, tu ne veux donc pas concourir ? Hein ? LOEVBORG. — Non. Je me contenterai de triompher de toi devant l'opinion. TESMAN. — Ah, mon Dieu ! Tante Juliane avait donc raison ! Oui, oui ! je le savais bien. Dis donc, Hedda ! Eilert Loevborg ne veut pas se mettre en travers de notre chemin !

HEDDA, *sèchement*. — De « notre » chemin ? Je te prie de me laisser en dehors de la question. (*Elle passe dans la pièce du fond, où BERTE pose un plateau chargé de carafons et de verres. HEDDA approuve de la tête. Puis elle rentre au salon. BERTE sort.*)

TESMAN, *pendant ce temps*. — Mais vous, juge Brack, qu'en dites-vous ? Hein ? BRACK. — Je dis, mon Dieu ! que la victoire et l'honneur, c'est, assurément, très beau.

TESMAN. — Sans doute. Mais cependant...

HEDDA *regarde TESMAN et sourit froidement*. — Tu es comme foudroyé !

TESMAN. — Oui, à peu près, j'en conviens.

BRACK. — C'est qu'aussi nous venons d'essuyer un orage, madame.

HEDDA, *indiquant la pièce du fond*. — Ne voulez-vous pas passer dans l'autre pièce, messieurs, prendre un verre de punch froid ?

BRACK, *regardant sa montre*. — Le coup de l'étrier ? Oui, c'est peut-être une bonne idée.

TESMAN. — Excellente, Hedda, excellente ! Maintenant que je suis débarrassé de ce poids, que je me sens léger comme une plume...

HEDDA. — Vous aussi, monsieur Loevborg, faites-moi le plaisir...

LOEVBORG, *s'excusant*. — Merci, madame. Je ne prendrai rien.

BRACK. — Comment ? Un verre de punch froid ? Ce n'est pas du poison, que je sache !

LOEVBORG. — Peut-être pas pour tout le monde.

HEDDA. — Eh bien ! Je tiendrai compagnie à M. Loevborg.

TESMAN. — Oui, oui, je t'en prie, chère HEDDA.

(*TESMAN et BRACK passent dans la pièce du fond, s'attablent, boivent du punch, fument des cigarettes et causent avec animation pendant la scène suivante. Eilert LOEVBORG se tient debout devant le poêle. HEDDA s'approche du bureau.*)

HEDDA, *haussant la voix*. — Je vais vous montrer quelques photographies, si vous voulez. Tesman et moi, nous avons fait un voyage. Nous venons directement du Tyrol. (*Elle apporte un album, qu'elle pose sur la table ; puis elle s'assied dans le coin du sofa. Eilert LOEVBORG s'approche, s'arrête et la regarde. Puis il prend un siège et s'assied à sa gauche, en tournant le dos à la pièce du fond.*)

HEDDA, *ouvrant l'album*. — Regardez ce groupe de montagnes, monsieur Loevborg. C'est le massif de l'Ortler. Voici le nom inscrit par Tesman. Vous voyez ? « Le groupe de l'Ortler, près de Meran. »

LOEVBORG, *qui n'a cessé de la fixer, dit lentement à voix basse* : — HEDDA... Gabler !

HEDDA, *lui lançant un coup d'œil furtif*. — Voyons ! chut !

LOEVBORG, *répétant doucement*. — Hedda Gabler !

HEDDA, *regardant l'album*. — Oui, c'est ainsi que je me nommais autrefois. Au temps où nous nous connaissions, vous et moi.

LOEVBORG. — Et dorénavant, toute la vie, il ne faudra plus dire Hedda Gabler.

HEDDA, *feuilleter l'album*. — Non. Il importe même que vous en perdiez l'habitude. Et cela, le plus tôt possible.

LOEVBORG, *avec indignation*. — Hedda Gabler mariée ! Mariée, à Jorgen Tesman !

HEDDA. — Oui, ces choses-là arrivent.

LOEVBORG. — Oh ! Hedda, Hedda, comment as-tu pu te perdre ainsi !

HEDDA, *le regardant sévèrement.* — Voyons ! Pas de ça !

LOEVBORG. — Que veux-tu dire ?

*(TESMAN entre et s'approche du sofa.)*

HEDDA, *qui l'entend venir, dit d'une voix indifférente :* — Et ceci, monsieur Loeborg, c'est une vue de la vallée d'Ampezzo. Voyez un peu ces crêtes de montagnes. *(Levant les yeux, avec un regard affectueux à TESMAN.)* Comment appelle-t-on ces singulières formations de montagnes, dis ?

TESMAN. — Laisse-moi voir. Ce sont les Dolomites.

HEDDA. — C'est juste ! Ce sont les Dolomites, monsieur Loeborg.

TESMAN. — Dis donc, Hedda, je voulais seulement demander s'il ne faut pas, quand même, vous servir un peu de punch. À toi, au moins. Hein ?

HEDDA. — Mais oui, je te remercie. Et quelques biscuits avec cela.

TESMAN. — Pas de cigarettes ?

HEDDA. — Non.

TESMAN. — C'est bien.

*(Il rentre dans la pièce du fond et passe à droite. BRACK, sans bouger de place, guette du coin de l'œil HEDDA et LOEVBORG.)*

LOEVBORG, *d'une voix contenue.* — Réponds-moi, Hedda, comment as-tu pu faire cela ?

HEDDA, *qui paraît très absorbée dans la contemplation de l'album.* — Si vous continuez à me tutoyer, je ne vous adresserai plus la parole.

LOEVBORG. — Ne puis-je pas vous tutoyer, même quand nous sommes seuls ? HEDDA. —

Non. Vous pouvez me tutoyer en pensée, mais pas en paroles. LOEVBORG. — Oh ! je comprends. Cela blesserait votre amour pour Jorgen Tesman.

HEDDA *lui lance un coup d'œil et dit en souriant :* — Mon amour ? Vous m'amusez !

LOEVBORG. — Ainsi, pas d'amour ?

HEDDA. — Pas d'infidélités non plus ! Je ne veux pas de cela.

LOEVBORG. — Une seule question, Hedda...

HEDDA. — Chut !

*(TESMAN, portant un plateau, entre, venant de la pièce du fond.)*

TESMAN. — Tenez ! Voici les bonnes choses qui arrivent.

*(Il dépose le plateau sur la table.)*

HEDDA. — Pourquoi nous sers-tu toi-même ?

TESMAN, *remplissant les verres.* — C'est un si grand plaisir pour moi que de te servir, Hedda.

HEDDA. — Voilà que tu as rempli les deux verres et M. Loeborg ne veut pas prendre de punch.

TESMAN. — Je le sais. Mais Mme Elvsted ne tardera pas à venir.

HEDDA. — Oui, c'est vrai. Mme Elvsted.

TESMAN. — Tu l'avais oubliée ? Hein ?

HEDDA. — Nous sommes tellement absorbés par ceci. *(Elle lui montre une vue.)* Te souviens-tu de ce petit village ?

TESMAN. — Je crois bien ! Il est à l'entrée du Brenner. C'est là que nous avons passé la nuit...

HEDDA. — ... Et que nous avons rencontré cette bande de joyeux voyageurs.

TESMAN. — Mais oui, c'est là. Dis donc, Eilert, si tu avais été avec nous ! Hein ?

*(Il rentre dans la pièce du fond, s'assied et se remet à causer avec BRACK.)*

LOEVBORG. — Une seule question, Hedda.

HEDDA. — Eh bien ?

LOEVBORG. — Dans vos relations avec moi, il n'y avait pas d'amour non plus, dites? Pas un soupçon, pas une nuance d'amour ?

HEDDA. — Qui le saura jamais ? Il me semble que nous avons été deux bons camarades. Deux amis intimes. (*Souriant.*) Ce qui vous distinguait, vous, c'était une très grande franchise.

LOEVBORG. — C'est vous qui l'exigiez.

HEDDA. — Quand j'y pense maintenant, il me semble qu'il y avait quelque chose de beau, de séduisant, je dirais même de courageux dans cette intimité secrète, dans cette camaraderie, dont personne au monde ne se doutait.

LOEVBORG. — N'est-ce pas, Hedda ! N'est-ce pas ? Ces après-midi où je venais chez votre père, où le général lisait ses journaux, le dos tourné. Il était assis devant la fenêtre.

HEDDA. — Et nous deux sur le canapé d'angle.

LOEVBORG. — Toujours avec la même feuille illustrée sur les genoux...

HEDDA. — Faute d'un album, oui.

LOEVBORG. — Oui, Hedda, et le jour où je me suis confessé à vous ! où je vous ai raconté ce que personne ne savait alors, vous avouant que j'avais passé le jour et la nuit en folies. Oui, des journées et des nuits entières ! Ô Hedda ! quelle force y avait-il en vous pour m'obliger à vous faire de tels aveux ?

HEDDA. — Vous croyez donc qu'il y avait une force en moi ?

LOEVBORG. — Comment expliquer cela autrement ? Et toutes ces questions indirectes que vous me faisiez.

HEDDA. — Et que vous compreniez si bien.

LOEVBORG. — Comment pouviez-vous me questionner ainsi, avec tant d'audace ? HEDDA. — Indirectement, s'il vous plaît.

LOEVBORG. — Oui, mais hardiment tout de même. Comment pouviez-vous m'obliger à vous raconter des choses, des choses... de ce genre !

HEDDA. — Et vous, comment pouviez-vous répondre, monsieur Loeborg ?

LOEVBORG. — Ah ! c'est là ce que je ne comprends plus maintenant. Mais dites-moi, Hedda, n'y avait-il pas d'amour au fond de cette intimité ? N'était-ce pas le désir de me purifier qui vous animait, quand je venais vous demander un refuge, me confesser à vous ? Oui, n'est-ce pas, c'était bien cela ?

HEDDA. — Pas tout à fait.

LOEVBORG. — Mais alors, quel était le sentiment qui vous faisait agir ?

HEDDA. — Trouvez-vous donc si extraordinaire qu'une jeune fille... quand elle peut le faire... en secret...

LOEVBORG. — Eh bien ?

HEDDA. — Qu'une jeune fille, dis-je, aime à jeter un coup d'œil dans un monde qui...

LOEVBORG. — Qui ?

HEDDA. — Qu'il ne lui est pas permis de connaître.

LOEVBORG. — Ah ! C'était donc cela ?

HEDDA. — Cela aussi, je le pense du moins.

LOEVBORG. — De la camaraderie dans le désir de vivre ! Et pourquoi cela n'a-t-il pas duré ?

HEDDA. — À vous la faute !

LOEVBORG. — C'est vous qui avez rompu.

HEDDA. — Oui, quand il y a eu danger imminent que notre intimité ne prît une forme trop réelle. Honte à vous, Eilert Loeborg, d'avoir commis cet attentat contre votre... hardie camarade !

LOEVBORG, *se tordant les mains.* — Oh ! que n'avez-vous exécuté votre menace ! Que ne

m'avez-vous tué, ce jour-là !

HEDDA. — J'ai si peur du scandale !

LOEVBORG. — Oui, Hedda, vous êtes lâche, au fond.

HEDDA. — Horriblement lâche. (*Changeant de ton.*) En tout cas c'est une chance pour vous. Et maintenant vous avez trouvé une si charmante consolation chez les Elvsted.

LOEVBORG. — Je sais ce que Thea vous a confié.

HEDDA. — Et vous lui avez peut-être fait des confidences à notre sujet. LOEVBORG. — Pas un mot. Elle est trop sottre pour comprendre ces choses-là. HEDDA. — Sottre ?

LOEVBORG. — Oui, sottre sous ce rapport.

HEDDA. — Et moi je suis lâche. (*Elle se penche vers lui, sans le regarder, et dit plus bas.*)

Maintenant c'est moi qui veux vous faire une confidence.

LOEVBORG, *vivement*. — Eh bien ?

HEDDA. — Avoir manqué de courage pour vous tuer...

LOEVBORG. — Oui ?

HEDDA. — Ce ne fut pas ma plus grande lâcheté... Ce soir-là.

LOEVBORG *la regarde un instant, saisit le sens de ses paroles et dit bas, avec passion* : — Oh !

Hedda ! Hedda Gabler ! J'aperçois maintenant ce qu'il y avait au fond de notre camaraderie ! Toi et moi ! Ah ! tu as pourtant senti le besoin de vivre !

HEDDA, *bas, avec un regard acéré*. — Prenez garde ! N'en croyez rien !

(*Le crépuscule commence à tomber. BERTÉ ouvre la porte du vestibule.*)

HEDDA *ferme vivement l'album et s'écrie en souriant*. — Enfin ! Chère Thea, entre donc !

(*Mme Elvsted entre par la porte du vestibule. Elle est en toilette de soirée. La porte se referme derrière elle.*)

HEDDA, *lui tendant les bras, sans quitter le sofa*. — Chère Thea ! Tu ne sais pas avec quelle impatience je t'ai attendue !

(*Mme Elvsted échange en passant un léger salut avec les deux hommes assis dans la pièce du fond, s'approche de HEDDA et lui tend la main. Eilert Loeborg s'est levé. Salut muet de la tête entre lui et Mme Elvsted.*)

MADAME ELVSTED. — Peut-être devrais-je dire quelques mots à ton mari ? HEDDA. — Pas du tout. Laisse-les à leur punch. D'ailleurs, ils ne tarderont pas à partir.

MADAME ELVSTED. — Ils s'en vont ?

HEDDA. — Oui, ils vont faire la fête.

MADAME ELVSTED, *vivement*, à LOEVBORG. — Vous n'irez pas avec eux ? LOEVBORG. — Non.

HEDDA. — M. Loeborg reste avec nous.

MADAME ELVSTED, *prenant une chaise, veut s'asseoir à côté de lui*. — Oh ! comme on est bien ici !

HEDDA. — Non, pas de ça, ma petite Thea ! Pas là ! Tu viendras bien gentiment t'asseoir près de moi. Je veux être entre vous deux.

MADAME ELVSTED. — C'est comme tu veux.

(*Elle fait le tour de la table et s'assied sur le sofa à la droite de HEDDA. LOEVBORG reprend sa place.*)

LOEVBORG, à HEDDA, *après un moment de silence*. — N'est-elle pas charmante à contempler !

HEDDA, *caressant doucement les cheveux de Thea*. — À contempler... seulement ?

LOEVBORG. — Oui. C'est que, voyez-vous, nous sommes de vrais camarades, elle et moi. Nous avons une foi absolue l'un dans l'autre. C'est ainsi que nous pouvons

rester ensemble à causer librement.

HEDDA. — Et directement, n'est-ce pas, monsieur Loevborg ?

LOEVborg. — Mon Dieu...

MADAME ELVSTED, *doucement, se blottissant contre HEDDA*. — Oh ! que je suis heureuse, Hedda ! C'est que, pense donc ! il va jusqu'à dire que je l'ai inspiré.

HEDDA *la regarde et sourit*. — Vraiment, il a dit cela, Thea ?

LOEVborg. — Et quel courage elle a, madame Tesman, quand il faut agir !

MADAME ELVSTED. — Ô Dieu ! Moi, du courage !

LOEVborg. — Un immense courage, quand le camarade est en jeu.

HEDDA. — Du courage ! Ah oui ! Si on en avait !...

LOEVborg. — Que voulez-vous dire ?

HEDDA. — Peut-être alors pourrait-on supporter la vie. (*Changeant de ton tout à coup.*) Et maintenant, ma chère Thea, tu devrais bien prendre un petit verre de punch. MADAME

ELVSTED. — Merci, je n'en prends jamais.

HEDDA. — Vous, en ce cas, monsieur Loevborg ?

LOEVborg. — Merci, je n'en prends pas non plus.

MADAME ELVSTED. — Non, il n'en prend pas non plus.

HEDDA, *le regardant avec fermeté*. — Et si je le voulais ?

LOEVborg. — Cela ne changerait rien à la chose.

HEDDA, *souriant*. — Pauvre de moi ! N'ai-je donc pas le moindre empire sur vous ?

LOEVborg. — Pas sous ce rapport.

HEDDA. — Sérieusement parlant, je crois que vous devriez accepter, par égard pour vous-même.

MADAME ELVSTED. — Oh ! Hedda !

LOEVborg. — Que voulez-vous dire ?

HEDDA. — Ou plutôt par égard pour le monde.

LOEVborg. — Comment cela ?

HEDDA. — Autrement, le monde pourrait croire que vous... qu'au fond vous ne vous sentez pas tout à fait... libre... bien sûr de vous-même.

MADAME ELVSTED, *bas*. — Oh ! mais, Hedda !

LOEVborg. — Que le monde croie ce qu'il veut... jusqu'à nouvel ordre.

MADAME ELVSTED, *avec joie*. — N'est-ce pas ?

HEDDA. — Je l'ai bien vu tout à l'heure, à l'expression du juge Brack.

LOEVborg. — Qu'avez-vous vu ?

HEDDA. — Il a eu un sourire si ironique quand vous n'avez pas osé vous asseoir avec eux.

LOEVborg. — Je n'ai pas osé ! J'ai préféré tout simplement rester avec vous.

MADAME ELVSTED. — C'est bien naturel, Hedda !

HEDDA. — Oui, mais le juge ne pouvait pas s'en douter, et je l'ai vu sourire également et jeter un regard à Tesman quand vous n'avez pas osé vous risquer dans la pauvre fête de ce soir.

LOEVborg. — Osé ! Vous dites que je n'ai pas osé ?

HEDDA. — Ce n'est pas moi qui dis cela. Mais c'est ainsi que l'a compris le juge Brack.

LOEVborg. — A sa guise !

HEDDA. — Ainsi vous n'irez pas ?

LOEVborg. — Je resterai ici, avec vous et Thea.

MADAME ELVSTED. — Oui, Hedda, cela ne doit pas t'étonner.

HEDDA, *souriant et adressant à LOEVborg un signe de tête approbateur*. — Ainsi, ferme comme un roc ! Homme de principes à jamais ! Hé ! C'est ainsi qu'un homme doit être. (*Se*



*tournant vers Mme Elvsted, et la caressant.*) Eh bien ! ne te l'ai-je pas dit ce matin, quand tu es venue ici, toute bouleversée ?

LOEVBORG, *sursautant*. — Bouleversée !

MADAME ELVSTED, *effrayée*. — Hedda ! écoute, Hedda !

HEDDA. — Tu vois bien ! Ce n'était pas la peine de te laisser aller à cette mortelle angoisse. (*S'interrompant.*) Allons ! maintenant, place à la gaieté.

LOEVBORG, *qui a tressailli*. — Ah ! que vouliez-vous dire, madame Tesman ? MADAME

ELVSTED. — Mon Dieu, mon Dieu, Hedda ! Que dis-tu là ! Que fais-tu donc !

HEDDA. — Allons ! Calme-toi ! Cet odieux juge ne te quitte pas du regard.

LOEVBORG. — Une mortelle angoisse à cause de moi ?

MADAME ELVSTED, *se lamentant, à voix basse*. — Oh ! Hedda, voilà que tu m'as rendue tout à fait malheureuse.

LOEVBORG *la regarde un moment. Son œil est fixe. Il paraît navré*. — Voilà donc la ferme confiance que j'inspirais à ma camarade !

MADAME ELVSTED, *d'un ton suppliant*. — Oh ! mon ami, il faut que tu saches d'abord...

LOEVBORG *saisit l'un des verres remplis de punch, le lève lentement et dit d'une voix enrouée* : — A ta santé, Thea !

(*Il vide le verre, le dépose et prend l'autre.*)

MADAME ELVSTED, *bas*. — Oh ! Hedda, Hedda ! Est-ce là ce que tu voulais ? HEDDA. — Moi ? Es-tu folle ?

LOEVBORG. — À la vôtre, maintenant, madame Tesman. Merci d'avoir dit la vérité. Vive la vérité !

(*Il vide le verre et veut le remplir à nouveau.*)

HEDDA, *lui posant la main sur le bras*. — Assez, assez. Cela suffit pour le moment. N'oubliez pas qu'il vous faut aller à la fête.

MADAME ELVSTED. — Non, non, non !

HEDDA. — Chut ! Ils te regardent.

LOEVBORG, *déposant le verre*. — Écoute, Thea, dis-moi la vérité.

MADAME ELVSTED. — Oui !

LOEVBORG. — Ton mari savait-il que tu partais pour me retrouver ?

MADAME ELVSTED, *se tordant les mains*. — Oh ! Hedda, tu entends ce qu'il me demande !

LOEVBORG. — Vous vous étiez entendus, n'est-ce pas ? Tu devais me suivre en ville pour me surveiller ? C'est peut-être ton mari qui t'y a forcée ? Ah... oui ! Je devais lui manquer dans son bureau. Ou peut-être à la table de jeu, dis ?

MADAME ELVSTED, *bas, se lamentant*. — Oh, Loevborg, Loevborg !

LOEVBORG, *saisissant un verre et voulant le remplir*. — À la santé du vieux préfet, maintenant !

HEDDA, *avec un geste pour l'empêcher de boire*. — Assez ! Souvenez-vous que vous devez faire la lecture à Tesman.

LOEVBORG, *très calme, déposant son verre*. — Allons, Thea. C'est bête de ma part d'avoir fait cela, d'avoir pris la chose ainsi. Ne sois pas fâchée contre moi, ma chère camarade. Tu verras bien et les autres verront aussi que si j'ai été à terre, je me suis relevé ! Grâce à toi, Thea !

MADAME ELVSTED, *rayonnante de joie*. — Dieu soit loué !

(*Pendant ce temps, BRACK a regardé sa montre. TESMAN et lui se lèvent et entrent au salon.*)

BRACK, *prenant son chapeau et son pardessus*. — Maintenant, madame Tesman, notre heure a sonné.

HEDDA. — En effet.

LOEVBORG, *se levant*. — La mienne aussi, juge.

MADAME ELVSTED, *bas, d'un ton suppliant*. — Oh ! Loevborg, ne fais pas cela !

HEDDA, *lui pinçant le bras*. — Ils t'entendent !

MADAME ELVSTED, *poussant un petit cri*. — Aïe !

LOEVBORG, *à BRACK*. — C'est bien aimable à vous de m'avoir engagé à venir.

BRACK. — Très bien ! Vous nous accompagnez ?

LOEVBORG. — Avec plaisir.

BRACK. — J'en suis charmé.

LOEVBORG, *à TESMAN, en remettant le manuscrit dans sa poche*. — C'est que je voudrais te lire quelques passages du livre avant de le publier.

TESMAN. — Ah ! Dis donc ! Comme ce sera amusant ! Mais, ma chère Hedda, comment t'y prendras-tu pour raccompagner Mme Elvsted ? Hein ?

HEDDA. — Oh ! On trouvera un moyen.

LOEVBORG, *se tournant vers les deux femmes*. — Mme Elvsted ? Naturellement, je reviendrai la prendre. (*S'approchant de HEDDA.*) Vers les dix heures, madame Tesman ? Cela vous convient-il ?

HEDDA. — Certainement ! Cela me convient à merveille.

TESMAN. — Allons ! Tout est pour le mieux. Mais, quant à moi, Hedda, il ne faut pas m'attendre de si bonne heure.

HEDDA. — Ah ! mon cher Tesman, tu peux rester aussi longtemps, aussi longtemps que tu voudras.

MADAME ELVSTED, *avec une secrète angoisse*. — Écoutez, monsieur Loevborg, il est convenu que je vous attends ici.

LOEVBORG, *qui a pris son chapeau*. — Oui, madame, c'est convenu.

BRACK. — Allons, messieurs ! J'espère que nous mènerons bon train, comme dit une certaine belle dame. En avant le train de plaisir !

HEDDA. — Ah ! Si cette belle dame pouvait se faire invisible pour se transporter parmi vous.

BRACK. — Invisible ? Pourquoi donc ?

HEDDA. — Pour vous entendre un peu quand vous serez véritablement lancés, monsieur le juge.

BRACK, *riant*. — C'est ce que je ne lui conseillerais pas, à cette belle dame. TESMAN, *riant aussi*. — Ah ! tu es bien bonne, Hedda ! Dis donc !

BRACK. — Allons, adieu, adieu, mesdames !

LOEVBORG, *s'inclinant pour prendre congé*. — Ainsi c'est dit : vers les dix heures.

(*BRACK, LOEVBORG et TESMAN sortent par la porte du vestibule. En même temps, BERTE entre, par la pièce du fond, une lampe allumée à la main. Elle pose la lampe sur la grande table et s'éloigne par où elle est venue.*)

MADAME ELVSTED, *qui s'est levée et marche, très inquiète*. — Hedda ! Hedda ! Comment tout cela finira-t-il !

HEDDA. — À dix heures, il reviendra. Je le vois déjà couronné de pampre, intrépide et ardent.

MADAME ELVSTED. — Dieu fasse que tu aies raison !

HEDDA. — Et alors, vois-tu, redevenu maître de lui-même, ce sera un homme libre pour le reste de ses jours.

MADAME ELVSTED. — Ô mon Dieu ! Pourvu qu'il rentre tel que tu te l'imagines !

HEDDA. — C'est ainsi qu'il reviendra et pas autrement ! (*Elle se lève et s'approche de Mme Elvsted.*) Doute de lui tant que tu veux. Moi, j'ai confiance. Et maintenant nous allons...

MADAME ELVSTED. — Tu as quelque arrière-pensée, Hedda !

HEDDA. — Oui, c'est vrai. Je veux, une fois dans ma vie, peser sur la destinée d'un homme.

MADAME ELVSTED. — Quoi ! tu n'as donc d'empire sur personne ?

HEDDA. — Je n'en ai pas, je n'en ai jamais eu.

MADAME ELVSTED. — Et sur ton mari, donc ?

HEDDA. — Bah ! cela en vaut bien la peine ! Oh ! si tu pouvais comprendre combien je suis misérable. Et toi, qui es si riche ! (*Elle lui jette les bras autour du cou, avec emportement.*) Je crois tout de même que je te brûlerai les cheveux.

MADAME ELVSTED. — Lâche-moi ! lâche-moi ! J'ai peur de toi, Hedda !

BERTE, *se montrant à la porte.* — J'ai servi le thé dans la salle à manger, Madame.

HEDDA. — C'est bon. Nous allons venir.

MADAME ELVSTED. — Non, non, non ! Je préfère rentrer seule ! Tout de suite ! HEDDA. — Des bêtises ! Il faut d'abord que tu prennes le thé, petite folle. Et puis, à dix heures, Eilert Loevborg viendra, couronné de pampre.

(*Elle entraîne Mme Elvsted presque de force vers la porte.*)

### ACTE TROISIÈME

La même pièce chez les TESMAN. Les rideaux de la porte du fond et celles de la porte-fenêtre sont tirés. La lumière est baissée et la lampe coiffée d'un abat-jour. Dans le poêle, dont les portes sont ouvertes, le feu achève de se consumer.

*Mme Elvsted, enveloppée d'un grand châle, les pieds sur un tabouret, est blottie dans le fauteuil, tout près du poêle. HEDDA dort, étendue sur le sofa, enveloppée d'une couverture.*

*Un moment de silence.*

MADAME ELVSTED *se dresse vivement et tend l'oreille. Puis elle se laisse retomber dans le fauteuil en geignant faiblement.* — Pas encore ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! pas encore ! (*BERTE, venant du vestibule, entre doucement, marchant sur la pointe des pieds. Elle tient une lettre à la main.*)

MADAME ELVSTED *se retourne et demande vivement à voix basse :* — Eh bien ? Il est venu quelqu'un ?

BERTE, *bas.* — Oui, une bonne vient d'apporter cette lettre.

MADAME ELVSTED, *tendant vivement la main.* — Une lettre ! Donnez !

BERTE. — Elle est pour le docteur, madame.

MADAME ELVSTED. — Ah !

BERTE. — C'est la bonne de Mlle Tesman qui l'a apportée. Je la pose là, sur la table.

MADAME ELVSTED. — C'est bien.

BERTE, *déposant la lettre.* — La lampe file. Il vaut peut-être mieux que je l'éteigne.

MADAME ELVSTED. — C'est bien. Éteignez-la. Il va faire jour bientôt.

BERTE, *éteignant.* — Il fait déjà jour, Madame.

MADAME ELVSTED. — C'est vrai. Il fait grand jour ! et pas encore rentré !

BERTE. — Mon Dieu ! oui, j'ai bien pensé que cela tournerait ainsi.

MADAME ELVSTED. — Vous l'avez pensé ?

BERTE. — Oui, du moment où j'ai vu que certain individu était en ville. Il les aura entraînés. On en a assez parlé, autrefois, de ce monsieur-là.

MADAME ELVSTED. — Ne parlez donc pas si haut. Vous réveillez Madame.

BERTE *jette un coup d'œil vers le sofa et soupire.* — Mon Dieu ! oui, il faut la laisser dormir, la

pauvre dame. Faut-il que je mette encore une bûche dans le poêle ?

MADAME ELVSTED. — Merci. Pour moi, c'est inutile.

BERTE. — Allons ! c'est bien.

*(Elle sort doucement par la porte du vestibule.)*

HEDDA *se réveille au bruit de la porte refermée et ouvre les yeux.* — Qu'y a-t-il ?

MADAME ELVSTED. — Rien. Ce n'était que la bonne.

HEDDA *regarde autour d'elle.* — Pourquoi suis-je ici ? Ah ! je me souviens. *(Elle s'assied sur le sofa, s'étire et se frotte les yeux.)* Quelle heure est-il, Thea ?

MADAME ELVSTED, *regardant sa montre.* — Sept heures passées.

HEDDA. — À quelle heure Tesman est-il rentré ?

MADAME ELVSTED. — Il n'est pas encore rentré.

HEDDA. — Pas encore rentré ?

MADAME ELVSTED, *se levant.* — Il n'est venu personne.

HEDDA. — Et nous qui avons veillé jusqu'à quatre heures pour les attendre !

MADAME ELVSTED, *se tordant les mains.* — Ah oui ! Je l'ai attendu !

HEDDA *bâille et dit, en portant la main à sa bouche :* — Mon Dieu ! nous aurions pu nous épargner cette peine.

MADAME ELVSTED. — As-tu pu dormir un peu ?

HEDDA. — Mais oui. Je n'ai pas mal dormi. Et toi ?

MADAME ELVSTED. — Pas un instant. Je n'ai pas pu, Hedda ! Il m'a été impossible de dormir.

HEDDA *se leve et va vers elle.* — Voyons ! voyons ! Il n'y a pas de raison pour t'inquiéter. Je comprends très bien comment les choses se sont passées.

MADAME ELVSTED. — Que crois-tu donc ? Dis-le-moi !

HEDDA. — Évidemment, on sera resté très longtemps chez le juge.

MADAME ELVSTED. — Je crois bien, grand Dieu ! Cela n'empêche pas...

HEDDA. — Et alors, vois-tu, Tesman n'aura pas voulu faire de bruit en rentrant, sonner au beau milieu de la nuit. *(Souriant.)* Peut-être n'a-t-il pas voulu se montrer non plus, après une joyeuse fête.

MADAME ELVSTED. — Mais, chère, où serait-il allé en ce cas ?

HEDDA. — Naturellement, il est allé se coucher chez les tantes. Elles n'ont pas touché à son ancienne chambre.

MADAME ELVSTED. — Non, il ne peut pas être chez elles, car il vient d'arriver pour lui une lettre de Mlle Tesman. On l'a posée là.

HEDDA. — Tiens ! *(Elle regarde l'enveloppe.)* En effet, c'est l'écriture de tante Juliane. En ce cas, il sera resté chez le juge, et Eilert Loeborg, couronné de pampre, est en train de lui lire son manuscrit.

MADAME ELVSTED. — Oh ! Hedda, tu ne crois pas toi-même à ce que tu dis.

HEDDA. — Vraiment, Thea, tu es une petite tête de linotte.

MADAME ELVSTED. — Oui, ce n'est malheureusement que trop vrai.

HEDDA. — Et quel air de mortelle fatigue tu as !

MADAME ELVSTED. — Je suis en effet mortellement fatiguée.

HEDDA. — Voyons ! Tu vas faire ce que je vais te dire. Tu vas entrer dans ma chambre et te coucher sur le lit.

MADAME ELVSTED. — Oh ! non, non, je ne pourrais pas dormir.

HEDDA. — Mais si, mais si !

MADAME ELVSTED. — Oui, mais ton mari ne peut plus tarder à rentrer. Et alors, je saurai tout.

HEDDA. — Dès qu'il sera rentré, je te préviendrai.

MADAME ELVSTED. — Ô Hedda ! Me le promets-tu ?

HEDDA. — Oui, tu peux y compter. Allons ! va dormir en attendant.

MADAME ELVSTED. — Merci. J'essaierai.

*(Elle sort par la pièce du fond.)*

*HEDDA s'approche de la porte vitrée et écarte le rideau. Les rayons du jour entrent dans la pièce. Puis elle va prendre une petite glace sur son secrétaire, s'y regarde et remet sa chevelure en ordre. Elle se dirige ensuite vers la porte du vestibule et presse le bouton de sonnette. Un instant après, BERTE paraît.)*

BERTE. — Madame désire quelque chose ?

HEDDA. — Oui. Il faut mettre du bois dans le poêle. Je suis toute transie.

BERTE. — Ah ! bon Jésus ! Il va faire chaud tout à l'heure.

*(Elle rassemble la braise et met une bûche dans le poêle.)*

BERTE, *s'arrêtant et tendant l'oreille.* — On vient de sonner à la porte de la rue, Madame.

HEDDA. — C'est bien. Allez ouvrir. Je m'occuperai du feu.

BERTE. — Cela ne tardera pas à flamber.

*(Elle sort par la porte du vestibule. HEDDA, à genoux sur le coussin, met plusieurs bûches dans le poêle.)*

*Un instant après, Jorgen TESMAN entre par la porte du vestibule. Il a l'air fatigué et un peu soucieux. Il s'avance sur la pointe des pieds et veut se glisser entre les rideaux.)*

HEDDA, *sans lever les yeux ni quitter sa place.* — Bonjour.

TESMAN, *se retournant.* — Hedda ! *(S'approchant.)* Ce n'est pas possible ! Comment ? Levée de si bonne heure ! Hein ?

HEDDA. — Oui, je suis bien matinale aujourd'hui.

TESMAN. — Dis donc, Hedda ? Et moi qui te croyais au fond de ton lit, dormant bien tranquillement.

HEDDA. — Ne parle pas si haut. Mme Elvsted dort dans ma chambre.

TESMAN. — Quoi ! Mme Elvsted a passé la nuit ici ?

HEDDA. — Oui. Puisque personne n'est venu la chercher.

TESMAN. — Non, c'est vrai.

HEDDA, *fermant le poêle et se levant.* — Eh bien ! S'est-on amusé chez le juge ?

TESMAN. — As-tu été inquiète pour moi ? Hein ?

HEDDA. — Moi ? Ah, par exemple ! Je te demande si tu t'es amusé.

TESMAN. — Oui, certainement. Pour une fois. Mais quand j'y pense, c'est surtout au commencement, pendant la lecture d'Eilert. Pense donc ! Nous sommes arrivés plus d'une heure trop tôt. Et Brack avait tant d'ordres à donner. Moi, pendant ce temps, j'ai écouté Eilert.

HEDDA, *s'asseyant du côté droit de la table.* — Eh bien ? Raconte-moi cela.

TESMAN, *s'asseyant sur un tabouret au coin du poêle.* — Non ! Tu ne peux croire, Hedda, quelle œuvre ce sera ! Sans le moindre doute, c'est une des choses les plus remarquables qu'on ait jamais écrites. Pense donc !

HEDDA. — Oui, c'est possible. Cela m'est bien égal.

TESMAN. — Il faut que je te l'avoue, Hedda ; quand il eut fini, il m'est venu un mauvais sentiment.

HEDDA. — Un mauvais sentiment ?

TESMAN. — Je me suis pris à envier Eilert d'avoir pu écrire un tel livre. Pense donc, Hedda !

HEDDA. — Oui, oui, je pense.

TESMAN. — Et dire que cet homme, doué comme il l'est, restera, hélas ! à jamais incorrigible.

HEDDA. — Tu veux dire qu'il a plus d'ardeur et de vie que les autres ?

TESMAN. — Oh ! mon Dieu, non. Mais, vois-tu, il ne garde aucune mesure dans les plaisirs.

HEDDA. — Et comment cela a-t-il fini ?

TESMAN. — Ah ! ma foi, on pourrait bien dire par une bacchanale, Hedda !

HEDDA. — Était-il couronné de pampre ?

TESMAN. — Du pampre ? Non. Pas que je sache. Mais il a tenu un long discours, très embrouillé, en l'honneur de la femme qui l'a inspiré pendant son travail. C'est ainsi qu'il s'est exprimé.

HEDDA. — L'a-t-il nommée, cette femme ?

TESMAN. — Non. Mais je me suis bien douté qu'il s'agissait de Mme Elvsted. Fais attention : tu verras que j'ai raison.

HEDDA. — Voyons, où vous êtes-vous séparés ?

TESMAN. — Dans la rue, en rentrant. Nous sommes partis les derniers avec quelques autres. Brack a voulu venir avec nous afin de prendre un peu l'air et nous nous sommes mis d'accord pour reconduire Eilert chez lui. C'est que, vois-tu, il avait son compte.

HEDDA. — Oui, il devait l'avoir.

TESMAN. — Et maintenant, Hedda, voici ce qu'il y a de plus grave, de plus triste, devrais-je dire. Ah ! j'ai presque honte à raconter cela. J'en rougis pour Eilert.

HEDDA. — Voyons, dis, qu'est-il arrivé ?

TESMAN. — Eh bien ! vois-tu, comme nous rentrions, je me suis trouvé, à un moment donné, de quelques pas en arrière. L'affaire d'un instant, tu comprends ?

HEDDA. — Mon Dieu, oui ! Continue donc.

TESMAN. — Je me hâtais de rejoindre les autres quand tout à coup... Devine ce que je trouve au tournant du chemin ? Hein ?

HEDDA. — Ah çà ! Comment veux-tu que je le sache ?

TESMAN. — Au moins, tu ne le diras à personne, Hedda ! Entends-tu ! Promets-le-moi à cause d'Eilert ! (*Il retire de sa poche un rouleau enveloppé dans du papier.*) Pense donc, j'ai trouvé ceci !

HEDDA. — N'est-ce pas là la liasse qu'il avait sur lui hier !

TESMAN. — Eh oui ! C'est son précieux, son irremplaçable manuscrit ! Il l'avait perdu comme cela, sans le remarquer. Dis donc, Hedda ! Est-ce triste ! Hein !

HEDDA. — Oui, mais pourquoi ne le lui as-tu pas immédiatement rendu ?

TESMAN. — Je n'ai pas osé. Dans l'état où il se trouvait.

HEDDA. — Et tu n'en as parlé à personne ?

TESMAN. — Jamais de la vie ! Tu comprends que je n'aurais pas voulu le faire, par égard pour Eilert.

HEDDA. — Ainsi, il n'y a personne qui sache que les papiers d'Eilert Loeborg sont chez toi ?

TESMAN. — Non. Et personne ne doit le savoir.

HEDDA. — De quoi avez-vous parlé après cela ?

TESMAN. — Je n'ai plus eu l'occasion de lui parler. Engagés dans les rues, nous l'avons perdu de vue. Il a disparu avec deux ou trois autres. Dis donc !

HEDDA. — Vraiment ! Ils l'auront accompagné chez lui.

TESMAN. — Oui. Peut-être bien. C'est ce que j'ai compris. Brack aussi a pris un autre chemin.

HEDDA. — Et toi, où as-tu traîné depuis ce moment ?

TESMAN. — Oh ! moi et quelques autres, nous avons suivi un de ces joyeux compagnons, qui nous a invités à prendre un café chez lui, on devrait plutôt dire à réveillonner. Hein ! Mais aussitôt que je serai un peu reposé, et que ce pauvre Eilert aura eu le temps de faire un somme, il faut que je lui rapporte cela.

HEDDA, *tendant la main pour prendre le rouleau.* — Non, ne le rends pas ! Je veux dire pas tout de suite. Laisse-moi lire d'abord.

TESMAN. — Non, ma chère, ma bonne Hedda, je n'ose vraiment pas.

HEDDA. — Tu n'oses pas ?

TESMAN. — Non, tu comprends quel désespoir sera le sien, quand il se réveillera et ne retrouvera pas le manuscrit. Il faut que tu saches qu'il n'en a pas de copie ! Il me l'a dit lui-même.

HEDDA, *le regardant fixement, comme pour le scruter.* — Tu crois qu'un tel ouvrage est impossible à refaire ! Qu'on ne peut pas l'écrire deux fois !

TESMAN. — Non, je ne crois pas. Car l'inspiration, vois-tu...

HEDDA. — Oui, oui, je le crois en effet. (*Négligemment.*) C'est juste, il y a là une lettre pour toi.

TESMAN. — Hein ! Vraiment !

HEDDA, *lui tendant la lettre.* — On l'a apportée de grand matin.

TESMAN. — Dis donc ! Elle est de tante Juliane. Qu'est-ce que cela peut être ? (*Il dépose le manuscrit sur le second tabouret, ouvre la lettre, la parcourt et se lève d'un bond.*) Oh, Hedda ! Elle m'écrit que la pauvre tante Rina est à toute extrémité.

HEDDA. — C'était à prévoir.

TESMAN. — Et que je dois me dépêcher si je veux la trouver encore en vie. Il faut que j'y coure sur-le-champ.

HEDDA, *étouffant un sourire.* — Tu vas y courir maintenant !

TESMAN. — Oh ! ma chère Hedda ! Si tu pouvais prendre sur toi de m'accompagner ! Dis donc ?

HEDDA, *se levant, dit d'une voix lasse mais péremptoire :* — Non, non. Il ne faut pas me demander cela. Je ne veux voir ni la maladie ni la mort. Épargne-moi le spectacle de tout ce qui est laid.

TESMAN. — Eh bien ! Fais comme tu veux ! (*Tournoyant dans la pièce.*) Mon chapeau ! Mon paletot ! Bon, bon ! Ils sont dans le vestibule. J'espère, mon Dieu ! que je n'arriverai pas trop tard. Dis donc, Hedda ? Hein !

HEDDA. — Allons ! cours donc !

(*BERTE paraît à la porte du vestibule.*)

BERTE. — Le juge Brack est là, qui demande à entrer.

TESMAN. — À cette heure-ci ! Non, vrai, je ne puis pas le recevoir en ce moment. HEDDA. — Mais je le puis, moi. (*À BERTE.*) Priez monsieur le juge d'entrer.

(*BERTE sort.*)

HEDDA *chuchote vivement.* — Vite le manuscrit, Tesman !

(*Elle le saisit.*)

TESMAN. — Oui, oui : donne-le-moi !

HEDDA. — Non, non : je le garderai... en attendant.

(*Elle s'approche de son bureau et cache le manuscrit entre les livres de l'étagère. TESMAN, très pressé, n'arrive pas à mettre ses gants.*)

(*Le juge BRACK entre, venant du vestibule.*)

HEDDA, *avec un petit sourire.* — Eh bien ! Vous êtes vraiment un oiseau matinal. BRACK. — N'est-ce pas ? Qu'en dites-vous ? (*À TESMAN.*) Vous aussi, vous êtes déjà sur pied, prêt à sortir !

TESMAN. — Oui, il faut absolument que j'aïlle chez mes tantes. Pensez donc, la pauvre malade est à toute extrémité.

BRACK. — Ah, mon Dieu ! Vraiment ! Il ne faut pas que je vous retienne, dans une circonstance si grave.

TESMAN. — Oui, vraiment. J'y cours. Adieu ! Adieu !

(*Il sort précipitamment par la porte du vestibule.*)

HEDDA, *s'approchant de BRACK*. — Il y a eu plus que de l'entrain chez vous cette nuit, monsieur le juge.

BRACK. — À tel point que je n'ai pas encore quitté mes habits, madame Hedda. HEDDA. — Vraiment ? Vous non plus !

BRACK. — Comme vous voyez. Mais que vous a donc conté Tesman à ce sujet ? HEDDA. — Oh ! rien que des détails ennuyeux. Je sais seulement qu'ils sont allés prendre le café chez quelqu'un.

BRACK. — Oui, on m'en a déjà parlé. J'imagine qu'Eilert Loevborg ne les a pas accompagnés !

HEDDA. — Non. Ils avaient commencé par le reconduire chez lui.

BRACK. — Tesman en était-il ?

HEDDA. — Non. Mais il m'a parlé de plusieurs autres.

BRACK, *souriant*. — Jorgen Tesman a vraiment l'âme confiante, madame Hedda. HEDDA. — Ah ! on peut le dire ! Il y a donc quelque chose là-dessous !

BRACK. — Je ne dis pas non.

HEDDA. — Allons ! Asseyons-nous, monsieur le juge. Vous serez mieux pour me conter tout cela.

*(Elle s'assied du côté gauche de la table, BRACK du même côté, de façon à être près d'elle.)*

HEDDA. — Eh bien ?

BRACK. — J'avais des motifs pour suivre cette nuit les faits et gestes de mes invités, ou plutôt de quelques-uns d'entre eux.

HEDDA. — Eilert Loevborg était du nombre, je suppose.

BRACK. — Je dois avouer que oui.

HEDDA. — Vraiment vous me rendez curieuse.

BRACK. — Savez-vous, madame Hedda, où lui et quelques autres ont passé le reste de la nuit ?

HEDDA. — Si c'est avouable, dites-le.

BRACK. — Oh ! C'est tout à fait avouable. Mon Dieu ! Ils l'ont passé à une soirée des plus animées.

HEDDA. — De celles où il y a de l'entrain.

BRACK. — Oui. Autant d'entrain que possible.

HEDDA. — Voyons, juge ! Conte-moi donc cela.

BRACK. — Loevborg était de ceux qui avaient reçu une invitation. J'étais informé. Mais il avait refusé, ayant fait peau neuve, comme vous savez.

HEDDA. — Oui, cette transformation s'est accomplie chez les Elvsted. Pourtant il a fini par s'y rendre, n'est-ce pas ?

BRACK. — C'est que, voyez-vous, madame Hedda, l'inspiration lui en est malheureusement venue, chez moi, au cours de la soirée.

HEDDA. — C'est juste. On m'a parlé de cette inspiration.

BRACK. — Oui. Elle a même pris des proportions assez considérables. Cela l'aura fait changer d'idées. Car, hélas ! nous ne sommes pas toujours aussi fermes sur les principes que nous devrions l'être, nous autres hommes.

HEDDA. — Oh ! Vous faites sans doute exception, juge Brack. Mais vous disiez donc que Loevborg...

BRACK. — Oui, en deux mots, il a fini par échouer dans les salons de Mlle Diana !

HEDDA. — De Mlle Diana ?

BRACK. — Oui, car c'est chez Mlle Diana qu'il y avait soirée pour un cercle choisi d'amies et d'adorateurs.

HEDDA. — C'est une dame aux cheveux rouges ?



BRACK. — Précisément.

HEDDA. — Une espèce de chanteuse ?

BRACK. — Oui, si vous voulez ; et de chasseresse aussi. Elle fait la chasse à l'homme, madame Hedda. Vous aurez entendu parler d'elle. Eilert Loeborg, dans ses beaux jours, a été un de ses plus vaillants protecteurs.

HEDDA. — Et comment tout cela a-t-il fini ?

BRACK. — La fin est moins brillante. De la réception la plus tendre, Mlle Diana en est venue à des voies de fait.

HEDDA. — Contre Loeborg ?

BRACK. — Oui. Il s'était plaint d'avoir été volé par elle ou par ses amies. Il prétendait que son portefeuille, entre autres choses, avait disparu. En un mot, il a fait un train d'enfer.

HEDDA. — Et quelle a été l'issue de l'affaire ?

BRACK. — Une mêlée générale d'hommes et de dames. Heureusement, la police a fini par intervenir.

HEDDA. — Comment ! La police est arrivée ?

BRACK. — Oui. Mais c'est un petit jeu qui coûtera cher à ce cerveau fêlé de Loeborg.

HEDDA. — Ah ?

BRACK. — Il paraît qu'il s'est débattu. Il aurait souffleté un des policiers et lui aurait déchiré sa tenue. Aussi s'est-il retrouvé au poste.

HEDDA. — Et comment savez-vous tout cela, vous ?

BRACK. — Je le tiens de la police elle-même.

HEDDA, *regardant fixement devant elle*. — C'est donc ainsi que cela s'est passé ! Il n'y a pas eu de couronne de pampre.

BRACK. — De couronne de pampre, madame Hedda ?

HEDDA, *changeant de ton*. — Mais dites-moi un peu, juge, qu'est-ce qui vous porte à suivre ainsi la piste d'Eilert Loeborg, à espionner ses actions ?

BRACK. — D'abord il ne peut m'être indifférent de voir établi par procès-verbal qu'il venait directement de chez moi.

HEDDA. — Il y aura donc des procès-verbaux maintenant ?

BRACK. — Assurément. D'ailleurs, advienne que pourra ! je ne m'en soucie pas autrement. Mais il me semble qu'il était de mon devoir d'ami de la maison de veiller

à ce que vous et Tesman fussiez pleinement instruits de ses exploits nocturnes. HEDDA. — Pourquoi donc, monsieur le juge ?

BRACK. — Mais parce que je le soupçonne sérieusement de vouloir se servir de vous comme d'une sorte de paravent.

HEDDA. — Quelle idée !

BRACK. — Eh ! Seigneur Dieu ! Nous ne sommes pas aveugles, madame Hedda. Voyez un peu vous-même ! Cette Mme Elvsted, soyez sûre qu'elle ne quittera pas la ville de si tôt.

HEDDA. — Oh ! s'il y avait quelque chose entre eux, ils trouveraient bien d'autres endroits pour se rencontrer.

BRACK. — Oui. Mais pas un foyer. Toute famille qui se respecte fermera désormais sa maison à Eilert Loeborg.

HEDDA. — Et je devrais en faire autant ? C'est là ce que vous voulez dire ?

BRACK. — Oui. Il me serait plus que pénible, je l'avoue, que ce monsieur eût ses entrées ici. Si cet élément étranger s'introduisait dans...

HEDDA. — Dans le triangle.

BRACK. — Justement. Cela équivaldrait pour moi à la perte d'un foyer.

HEDDA *le regarde en souriant*. — Ainsi, seul coq dans le poulailler, voilà votre but !

BRACK, *bas, inclinant lentement la tête en signe d'assentiment*. — Oui, c'est là mon but ; et ce but, je chercherai à l'atteindre par tous les moyens qui sont en mon pouvoir. HEDDA, *dont le sourire s'efface peu à peu*. — Vous êtes un homme dangereux, quand la partie s'engage.

BRACK. — Croyez-vous ?

HEDDA. — Oui, je commence à le croire. Et je serai bien heureuse tant que vous n'aurez pas prise sur moi.

BRACK, *avec un sourire ambigu*. — Eh, eh ! madame Hedda, vous pourriez avoir raison. Qui sait si, le cas échéant, je ne serais pas homme à trouver quelque bon expédient.

HEDDA. — Voyons donc ! juge Brack ! On dirait vraiment des menaces.

BRACK, *se levant*. — Bien loin de là ! Pour que le triangle soit solide à défendre, il faut avant tout qu'il y ait libre consentement.

HEDDA. — C'est bien là ce que je pense.

BRACK. — Allons ! J'ai dit ce que j'avais à dire. Et maintenant il me faut songer à regagner le logis. Adieu, madame Hedda !

*(Il se dirige vers la porte vitrée.)*

HEDDA, *se levant*. — Vous prenez par le jardin ?

BRACK. — Oui, c'est plus court.

HEDDA. — Et puis, vous aimez les portes dérobées.

BRACK. — Parfaitement ! Je ne déteste pas les portes dérobées. Elles offrent quelquefois du piquant.

HEDDA. — On risque d'essuyer des coups de feu, n'est-ce pas ?

BRACK, *souriant, arrivé à la porte*. — Oh ! On ne tire pas sur ses coqs domestiques !

HEDDA, *souriant également*. — Non, c'est vrai, quand on n'en a qu'un seul dans le poulailler.

*(Ils se font, en riant, des signes de tête d'adieu. Il sort. Elle ferme la porte derrière lui.)*

*HEDDA reste un instant grave et immobile, les regards dirigés vers le jardin. Puis elle s'éloigne de la fenêtre et écarte un instant le rideau pour jeter un coup d'œil dans la pièce du fond. Elle s'approche ensuite de son bureau, retire le manuscrit de LOEVBORG d'entre les livres et se dispose à le feuilleter. On entend BERTE parler très haut dans le vestibule. HEDDA se retourne et tend l'oreille. Puis elle serre vivement le manuscrit dans le tiroir du bureau et pose la clef sur son sous-main.*

*Eilert LOEVBORG, en pardessus, son chapeau à la main, ouvre violemment la porte du vestibule. Il paraît légèrement troublé et surexcité.)*

LOEVBORG, *tournant la tête vers le vestibule*. — Je vous dis que je dois entrer ! Voilà !

*(Il referme la porte, se retourne, aperçoit HEDDA, se maîtrise aussitôt et salue.)*

HEDDA, *près du bureau*. — Eh bien ! monsieur Loevborg, vous venez chercher Thea un peu tard.

LOEVBORG. — Ou je viens chez vous un peu tôt. Veuillez m'excuser.

HEDDA. — Comment savez-vous qu'elle est encore ici ?

LOEVBORG. — On m'a dit à sa pension qu'elle n'était pas rentrée de la nuit.

HEDDA, *s'approchant de la grande table*. — Quelle tête les gens ont-ils faite quand vous les avez questionnés ?

LOEVBORG, *avec un regard interrogateur*. — Quelle tête, dites-vous ?

HEDDA. — Oui, je vous demande s'ils avaient l'air de se douter de quelque chose ?

LOEVBORG, *comprenant tout à coup*. — Ah oui ! c'est juste ! Je la compromets ! D'ailleurs je

n'ai rien remarqué à la tête des gens. Tesman n'est pas encore levé, n'est-ce pas ?

HEDDA. — Non, je ne crois pas...

LOEVBORG. — À quelle heure est-il rentré ?

HEDDA. — Très tard.

LOEVBORG. — Il ne vous a rien raconté ?

HEDDA. — Si. Je sais qu'il y a eu beaucoup d'entrain chez le juge Brack.

LOEVBORG. — Rien de plus ?

HEDDA. — Je crois que non. Au surplus, j'avais si sommeil.

(*Mme Elvsted écarte les rideaux de la pièce du fond et entre.*)

MADAME ELVSTED, *allant vers LOEVBORG.* — Oh ! Loevborg ! Enfin !

LOEVBORG. — Oui, enfin. Et trop tard !

MADAME ELVSTED, *le regardant anxieusement.* — Comment, trop tard ?

LOEVBORG. — De toute façon, je suis un homme fini.

MADAME ELVSTED. — Oh non, non ! Ne dis pas cela !

LOEVBORG. — Tu le diras toi-même quand tu sauras.

MADAME ELVSTED. — Je ne veux rien savoir.

HEDDA. — Vous désirez peut-être causer en tête à tête ? En ce cas, je me retire.

LOEVBORG. — Non. Restez. Vous aussi. Je vous en prie.

MADAME ELVSTED. — Oui, mais, je le répète, je ne veux rien savoir !

LOEVBORG. — Il ne s'agit pas de ce qui s'est passé cette nuit.

MADAME ELVSTED. — De quoi s'agit-il donc ?

LOEVBORG. — De ce que nos chemins se séparent désormais.

MADAME ELVSTED. — Nos chemins se séparent !

HEDDA, *involontairement.* — Je le savais !

LOEVBORG. — Car je n'ai plus d'emploi pour toi, Thea.

MADAME ELVSTED. — Et tu viens me le dire ainsi ! Plus d'emploi ! Je puis bien t'aider comme je l'ai fait jusqu'à présent ? Nous pouvons continuer à travailler ensemble, dis ?

LOEVBORG. — Je ne compte plus travailler, désormais.

MADAME ELVSTED, *avec un profond découragement.* — Que ferai-je de ma vie, en ce cas ?

LOEVBORG. — Il faut essayer de vivre comme si tu ne m'avais jamais connu.

MADAME ELVSTED. — Mais cela m'est impossible !

LOEVBORG. — Essaie, Thea. Tu peux retourner chez toi.

MADAME ELVSTED, *révoltée.* — Jamais de la vie ! Partout où tu es, je veux être ! Je ne me laisserai pas chasser ainsi ! Je veux rester ici, être à tes côtés quand paraîtra le livre.

HEDDA, *surexcitée, à demi-voix.* — Ah oui, le livre !

LOEVBORG, *la regardant.* — Notre livre, le mien et celui de Thea. Car il nous appartient à tous deux.

MADAME ELVSTED. — Oui, je le sens bien. Voilà pourquoi j'ai le droit d'être à tes côtés quand il paraîtra ! Je veux veiller à ce qu'on te rende honneur et estime. Et la joie donc ! cette joie que je veux partager avec toi !

LOEVBORG. — Thea, notre livre ne paraîtra jamais.

HEDDA. — Ah !

MADAME ELVSTED. — Il ne paraîtra pas !

LOEVBORG. — Il ne peut plus paraître.

MADAME ELVSTED, *avec un douloureux pressentiment.* — Loevborg, qu'as-tu fait des cahiers ?

HEDDA, *le regardant fiévreusement.* — Oui, les cahiers ?

MADAME ELVSTED. — Où sont-ils ?

LOEVBORG. — Oh ! Thea, ne me le demande pas.

MADAME ELVSTED. — Si, je veux le savoir. J'ai le droit de le savoir, et cela tout de suite.

LOEVBORG. — Les cahiers. Eh bien, oui ! Les cahiers, je les ai déchirés en mille morceaux.

MADAME ELVSTED, *poussant un cri*. — Oh ! non, non !

HEDDA, *involontairement*. — Mais ce n'est pas...

LOEVBORG, *la regardant*. — Vous croyez que ce n'est pas vrai !

HEDDA, *reprenant son calme*. — Si. Naturellement. Puisque vous le dites. Mais cela me paraît si absurde.

LOEVBORG. — Et pourtant c'est vrai.

MADAME ELVSTED, *se tordant les mains*. — Oh ! mon Dieu ! Oh ! mon Dieu ! Hedda ! Il a anéanti son œuvre !

LOEVBORG. — J'ai anéanti ma propre vie. J'ai pu en faire autant de l'œuvre de ma vie.

MADAME ELVSTED. — Voilà donc ce que tu as fait cette nuit !

LOEVBORG. — Oui. Tu entends bien : déchiré en mille morceaux. Et ces morceaux je les ai jetés dans le fjord. Très loin. Là-bas, du moins, l'eau est bien fraîche. Qu'elle les emporte. Qu'ils s'en aillent à vau-l'eau, au gré du vent. Dans un instant, ils couleront à fond. Plus bas, toujours plus bas... Comme moi, Thea.

MADAME ELVSTED. — Sais-tu quoi, Loevborg ? Ce livre... Toute ma vie il me semblera que tu as noyé un petit enfant.

LOEVBORG. — Tu as raison. C'est une sorte d'infanticide.

MADAME ELVSTED. — Mais comment as-tu pu ? L'enfant m'appartenait aussi bien qu'à toi.

HEDDA, *d'une voix presque atone*. — Oh ! l'enfant !

MADAME ELVSTED, *respirant péniblement*. — Ainsi, c'est fini ! Oui, oui, Hedda, je m'en vais maintenant.

HEDDA. — Tu ne comptes pourtant pas repartir ?

MADAME ELVSTED. — Oh ! je ne sais ce que je ferai. Tout n'est plus que ténèbres autour de moi.

*(Elle s'en va par la porte du vestibule.)*

HEDDA *attend un instant immobile*. — Vous ne voulez donc pas l'accompagner, monsieur Loevborg ?

LOEVBORG. — Moi ! Par les rues ! Pour qu'on voie, n'est-ce pas, qu'elle est à mes côtés ?

HEDDA. — Mon Dieu ! Je ne sais pas au juste ce qui s'est passé cette nuit. Mais est-ce donc tout à fait irréparable ?

LOEVBORG. — Cela ne se bornera pas à cette nuit. Je le sais. Mais voilà ! Cette vie non plus, je n'ai pas la force de la mener. Impossible de recommencer. Cette femme a détruit en moi tout courage et toute audace.

HEDDA, *regardant fixement devant elle*. — Cette gentille petite niaise a mis les doigts dans une destinée humaine. *(Regardant LOEVBORG.)* N'importe ! Comment avez-vous pu manquer de cœur à ce point vis-à-vis d'elle ?

LOEVBORG. — Oh ! ne dites pas que j'ai manqué de cœur !

HEDDA. — Aller détruire ainsi ce dont elle a eu l'âme pleine pendant si longtemps ! Vous n'appelez pas cela un manque de cœur ?

LOEVBORG. — À vous, Hedda, je puis dire la vérité.

HEDDA. — La vérité ?

LOEVBORG. — Promettez-moi, d'abord, donnez-moi votre parole que jamais Thea ne saura ce que je vais vous confier.

HEDDA. — Je vous la donne.

LOEVBORG. — C'est bien. Sachez donc qu'il n'y a rien de vrai dans ce que je viens de raconter là.

HEDDA. — Vous voulez parler de ces cahiers ?

LOEVBORG. — Oui. Je ne les ai ni déchirés ni jetés dans le fjord.

HEDDA. — Non, non ; mais alors, où sont-ils ?

LOEVBORG. — Je n'en ai pas moins détruit mon œuvre de fond en comble, Hedda!

HEDDA. — Je ne comprends pas.

LOEVBORG. — Thea vient de dire que mon geste lui faisait l'effet d'un infanticide.

HEDDA. — Oui, c'est ce qu'elle a dit.

LOEVBORG. — Eh bien ! tuer son enfant n'est pas encore le pire des crimes qu'un père puisse commettre envers lui.

HEDDA. — Ce n'est pas là le pire des crimes ?

LOEVBORG. — Non. Le pire de tous est celui dont je n'ai pas parlé pour épargner Thea.

HEDDA. — Et quel est ce crime ?

LOEVBORG. — Supposez, Hedda, qu'après une folle nuit d'excès un homme rentre chez lui vers l'aube, et vienne dire à la mère de son enfant : « Ecoute, j'ai été deci, delà, dans tels et tels endroits. Et j'avais emmené notre enfant dans tels et tels endroits. L'enfant a disparu. Je ne l'ai plus. Le diable seul peut savoir dans quelles mains il est tombé, qui a mis les doigts dessus. »

HEDDA. — Oui, mais quand le diable y serait en effet, ce n'était là qu'un livre après tout.

LOEVBORG. — L'âme pure de Thea avait passé dans ce livre.

HEDDA. — Oui, je vous comprends.

LOEVBORG. — Alors, vous comprenez aussi qu'il n'y a plus d'avenir pour elle et moi.

HEDDA. — Et quel chemin allez-vous prendre ?

LOEVBORG. — Aucun. Je ne veux qu'une chose : c'est que tout cela finisse. Le plus tôt sera le mieux.

HEDDA, *faisant un pas vers lui*. — Eilert Loeborg, écoutez-moi. Ne pourriez-vous agir en sorte que cela se fît en beauté ?

LOEVBORG. — En beauté ? (*Souriant.*) Couronné de pampre. Comme vous le disiez.

HEDDA. — Oh non ! Le pampre, je n'y crois plus. Mais en beauté tout de même ! Pour une fois ! Adieu ! Et maintenant partez. Et ne revenez plus.

LOEVBORG. — Adieu, madame. Bien des choses de ma part à Jorgen Tesman.

(*Il veut s'en aller.*)

HEDDA. — Non, attendez ! Il faut que vous emportiez un souvenir de moi.

(*Elle s'approche du bureau et ouvre d'abord le tiroir, puis la boîte à pistolets qu'elle y a déposée, en retire l'un des pistolets et retourne vers LOEVBORG.*)

LOEVBORG, *la regardant*. — Ceci ? Est-ce là le souvenir ?

HEDDA, *inclinant lentement la tête en signe d'assentiment*. — Le reconnaissez-vous ? Il a été braqué sur vous un jour.

LOEVBORG. — Ce jour-là, vous auriez dû vous en servir.

HEDDA. — Eh bien ! Servez-vous-en vous-même maintenant.

LOEVBORG, *mettant le pistolet dans sa poche de côté*. — Merci !

HEDDA. — Et puis, en beauté, Eilert Loeborg ! Promettez-le-moi.

LOEVBORG. — Adieu, Hedda Gabler.

(*Il sort par la porte du vestibule.*)

HEDDA *écoute un instant à la porte. Elle s'approche ensuite du bureau et en retire le manuscrit. Elle regarde un moment la couverture, tire quelques feuilles sur lesquelles elle jette un coup*

*d'œil. Puis elle emporte le tout et va s'asseoir dans le fauteuil placé au coin du poêle, le manuscrit sur ses genoux. Au bout d'un instant, elle ouvre le paquet et retire le manuscrit de sa couverture.)*

HEDDA *jette un des cahiers dans le poêle et dit bas en chuchotant* : — Maintenant je brûle ton enfant, Thea, la belle aux cheveux dorés ! *(Elle jette plusieurs autres cahiers.)* L'enfant que tu as eu avec Eilert Loevborg. *(Elle jette le reste.)* Maintenant je brûle, je brûle l'enfant.

## ACTE QUATRIÈME

Le soir.

Les mêmes pièces chez les TESMAN. Le salon est plongé dans les ténèbres, la pièce du fond éclairée par la lampe suspendue au-dessus de la table. Les rideaux de la porte-fenêtre sont tirés.

*HEDDA, vêtue de noir, rôde dans le salon obscur. Puis elle entre dans la pièce du fond et disparaît à gauche. On entend quelques accords plaqués sur le piano. HEDDA reparait et rentre au salon.*

*BERTE, venant de droite, traverse la pièce du fond et entre au salon, portant une lampe allumée qu'elle place sur la table devant le petit canapé d'angle. Elle a les yeux rouges d'avoir pleuré, et porte un bandeau noir sur sa robe, en signe de deuil. Elle sort doucement à droite. HEDDA se dirige vers la porte-fenêtre, soulève le rideau et regarde dans le noir.*

*Un instant après entre Mlle Tesman, venant du vestibule. Elle est en deuil et a gardé son chapeau et son voile. HEDDA va à sa rencontre et lui tend la main.*

MADemoiselle TESMAN. — Oui, Hedda, je viens vêtue de deuil. Ma pauvre sœur est enfin délivrée de ses longues souffrances.

HEDDA. — Je le sais déjà, comme vous voyez. Tesman me l'a fait savoir par un billet.

MADemoiselle TESMAN. — Oui, il me l'avait promis. Mais j'ai cru bien faire en venant moi-même annoncer la mort dans cette maison où règne la vie, dans la maison de Hedda.

HEDDA. — C'est bien aimable à vous.

MADemoiselle TESMAN. — Oh ! Rina n'aurait pas dû nous quitter maintenant. La maison de Hedda ne devrait pas être en deuil en ce moment-ci.

HEDDA, *tâchant de détourner la conversation.* — Les derniers instants ont été très calmes, n'est-ce pas, mademoiselle Tesman ?

MADemoiselle TESMAN. — Oui, bien calmes et bien beaux ! Les liens qui la retenaient se sont brisés si doucement ! Et puis cela a été pour elle un grand bonheur d'avoir vu Jorgen encore une fois, d'avoir pu lui faire ses adieux. Il n'est pas encore rentré ?

HEDDA. — Non, il m'a écrit de ne pas l'attendre de si tôt. Mais prenez donc place.

MADemoiselle TESMAN. — Non, merci, ma chère Hedda, mon Hedda bénie ! Je ne demanderais pas mieux, mais j'ai si peu de temps. Je veux maintenant faire la toilette de la morte et l'arranger aussi bien que je pourrai. Il faut qu'elle soit bien belle pour descendre au tombeau.

HEDDA. — Ne puis-je vous aider en rien ?

MADemoiselle TESMAN. — Y songez-vous ! Il ne faut pas que Hedda Tesman mette la main à ces choses-là. Il ne faut même pas que ses pensées s'y arrêtent en ce moment.

HEDDA. — Oh ! quant aux pensées, on ne leur commande pas.

MADemoiselle TESMAN, *sans changer de ton.* — Mon Dieu, oui, le monde est ainsi fait. Chez nous, on va coudre le linceul de Rina. De même ici, il y aura bientôt de la couture, j'imagine. Mais grâce à Dieu ! ce sera une couture d'un autre genre.

(*Jorgen TESMAN entre, venant du vestibule.*)

HEDDA. — Ce n'est pas malheureux que tu rentres à la fin.

TESMAN. — Ah ! te voici, tante Juliane ! Chez Hedda. Hein ?

MADemoiselle TESMAN. — J'allais partir, mon cher enfant. Eh bien ! As-tu fait tout ce que tu m'as promis ?

TESMAN. — Non, je crains vraiment d'en avoir oublié la moitié, sais-tu ? Je repasserai chez toi demain, car aujourd'hui j'ai la tête à l'envers. Je ne retrouve plus le fil de mes pensées.

MADemoiselle TESMAN. — Voyons, mon cher Jorgen, il ne faut pas prendre la chose ainsi.

TESMAN. — Vraiment ? Comment veux-tu que je la prenne ?

MADemoiselle TESMAN. — Il faut être joyeux dans la douleur, joyeux de ce qui est arrivé, comme je le suis moi-même.

TESMAN. — Ah oui ! tu penses, toi, à tante Rina.

HEDDA. — Vous serez bien seule à l'avenir, mademoiselle Tesman.

MADemoiselle TESMAN. — Oui, les premiers jours. Mais j'espère que cela ne durera pas longtemps. La petite chambre de Rina ne doit pas rester vide.

TESMAN. — Vraiment ? Qui vas-tu y loger ? Hein ?

MADemoiselle TESMAN. — Hélas ! il est toujours facile de trouver quelque pauvre malade qui manque de soins et d'affection.

HEDDA. — Vous auriez donc le courage de vous charger encore une fois d'une pareille croix ?

MADemoiselle TESMAN. — Une croix ! Que Dieu vous pardonne, mon enfant, cela n'a pas été une croix pour moi.

HEDDA. — Mais si vous avez maintenant une personne étrangère...

MADemoiselle TESMAN. — Oh ! On est vite ami avec les malades. Et puis j'ai si grand besoin, moi aussi, de vivre pour quelqu'un. Grâce au ciel, il y aura peut-être de l'occupation dans cette maison, pour une vieille tante.

HEDDA. — Oh, ne parlez donc pas de nous !

TESMAN. — Oui, dites donc, comme nous serions bien ensemble tous les trois, si...

HEDDA. — Si...

TESMAN, *inquiet*. — Oh ! rien. Cela s'arrangera ; il faut du moins l'espérer. Hein ?

MADemoiselle TESMAN. — Oui, oui. Je vois bien que vous avez à causer ensemble, vous deux ! (*Souriant.*) Et peut-être Hedda te fera-t-elle une confidence, Jorgen. Au revoir ! Il faut que je rentre chez Rina. (*Arrivée devant la porte, elle se retourne.*) Mon Dieu que c'est étrange !

Voici Rina à la fois chez moi et chez feu Jochum.

TESMAN. — Oui, pense donc, tante Juliane ! Hein ?

(*Mlle TESMAN sort par le vestibule.*)

HEDDA *suit TESMAN d'un regard froid et scrutateur*. — Je crois vraiment que tu prends cette mort plus à cœur qu'elle.

TESMAN. — Oh ! Ce n'est pas seulement la mort de tante Rina, vois-tu, c'est encore Eilert qui me cause une si vive inquiétude.

HEDDA, *vivement*. — Il lui est arrivé quelque chose ?

TESMAN. — J'ai couru chez lui cette après-midi pour lui dire que le manuscrit était en bonnes mains.

HEDDA. — Eh bien ? Tu ne l'as pas trouvé ?

TESMAN. — Non, il n'était pas à la maison. Mais ensuite j'ai rencontré Mme Elvsted qui m'a dit qu'il était venu ici ce matin.

HEDDA. — Oui, immédiatement après ton départ.

TESMAN. — Et qu'il avait prétendu avoir déchiré le manuscrit. Hein ?

HEDDA. — Oui, il l'a prétendu.

TESMAN. — Seigneur Dieu, cela prouve qu'il a perdu l'esprit ! Et alors tu n'auras sans doute pas osé le lui rendre, Hedda ?

HEDDA. — Non, je ne le lui ai pas donné.

TESMAN. — Mais du moins tu lui as dit qu'il se trouve ici ?

HEDDA. — Non. (*Vivement.*) Tu l'as peut-être dit à Mme Elvsted ?

TESMAN. — Non, je n'ai pas voulu le faire. Mais, à lui, tu aurais dû le dire. Pense donc. Si dans un accès de désespoir il allait faire un malheur ! Donne-moi vite le manuscrit, Hedda ! Je veux immédiatement le lui porter. Où as-tu mis le paquet ?

HEDDA, *froide et immobile, appuyée contre le fauteuil.* — Je ne l'ai plus.

TESMAN. — Tu ne l'as plus ! Au nom du ciel, que dis-tu là ?

HEDDA. — Je l'ai brûlé, entièrement.

TESMAN, *bondissant d'épouvanté.* — Brûlé ! Tu as brûlé le manuscrit d'Eilert ! HEDDA. — Ne crie donc pas ainsi. La bonne pourrait t'entendre.

TESMAN. — Brûlé ! Dieu de miséricorde ! Non, non, non, ce n'est pas possible ! HEDDA. — C'est pourtant vrai.

TESMAN. — Mais sais-tu bien toi-même, ce que tu as fait là, Hedda ! C'est un traitement illicite d'objets trouvés ! Dis donc ! Tu n'as qu'à questionner le juge Brack là-dessus, il te renseignera.

HEDDA. — Il vaut mieux, je crois, que tu n'en parles ni au juge Brack ni à qui que ce soit.

TESMAN. — Mais comment as-tu pu faire quelque chose d'aussi insensé ? Comment cette idée a-t-elle pu te venir ? Qu'est-ce qui t'a pris ? Réponds-moi donc. Hein ? HEDDA, *réprimant un léger sourire.* — Je l'ai fait pour toi, Jorgen.

TESMAN. — Pour moi !

HEDDA. — Quand, en rentrant ce matin, tu m'as dit qu'il t'avait lu son manuscrit... TESMAN. — Oui, eh bien ?

HEDDA. — Tu m'as avoué que cette œuvre t'avait rendu envieux.

TESMAN. — Mon Dieu ! C'était une manière de parler.

HEDDA. — N'importe ! L'idée qu'un autre te reléguerait au second plan m'a été insupportable.

TESMAN, *dans un élan de joie mêlée de doute.* — Oh ! Hedda ! est-ce bien vrai ce que tu dis là ? Mais, mais... Jamais encore ton amour ne s'était exprimé ainsi. Dis donc !

HEDDA. — Enfin, il vaut mieux te dire que depuis quelque temps... (*Elle s'interrompt et dit avec violence.*) Non, non, informe-toi plutôt auprès de tante Juliane. Elle te le dira.

TESMAN. — Oh ! Je crois presque te comprendre, Hedda ! (*Joignant vivement les mains.*) Oh ! Grand Dieu ! serait-ce vraiment possible ! Hein ?

HEDDA. — Ne crie donc pas ainsi. La bonne pourrait t'entendre.

TESMAN, *avec un sourire de béatitude.* — La bonne ! Que tu es drôle, Hedda ! La bonne, mais la bonne, c'est Berte ! J'irai de ce pas lui faire part de la nouvelle moi-même.

HEDDA, *se tordant les mains avec une sorte de désespoir.* — Oh ! j'étouffe, j'étouffe dans tout ceci !

TESMAN. — Dans quoi, Hedda ? Hein ?

HEDDA, *froidement, se maîtrisant.* — Dans tout ce ridicule, Jorgen.

TESMAN. — Ce ridicule ? C'est ridicule que je sois heureux jusqu'au fond de l'âme ? Mais, en effet, peut-être vaudrait-il mieux que je ne dise rien à Berte.

HEDDA. — Mais si, au contraire, après tout pourquoi pas ?

TESMAN. — Non, non, pas encore. Mais quant à tante Juliane, il faut absolument qu'elle le sache. Et qu'elle apprenne aussi que tu commences à m'appeler Jorgen ! Dis donc ! Oh ! tante Juliane sera si contente, si contente !



HEDDA. — En apprenant que j'ai brûlé les papiers d'Eilert Loevborg, pour toi ?

TESMAN. — Ah non ! C'est vrai. J'oubliais ces papiers. Cela, personne, naturellement, ne doit le savoir. Mais ce qu'il faut qu'elle sache, tante Juliane, c'est que tu brûles pour moi ! Au demeurant je voudrais bien savoir si ces choses-là n'arrivent pas fréquemment aux jeunes femmes qui... dis donc ! Hein ?

HEDDA. — Tu n'as qu'à le demander aussi à tante Juliane.

TESMAN. — Je n'y manquerai pas à l'occasion. (*Son visage prend une expression d'inquiétude.*) Oh ! le manuscrit, ce manuscrit ! Seigneur Dieu ! c'est tout de même horrible. Quand on pense à ce malheureux Eilert !

(*Mme Elvsted, habillée comme à sa première visite en chapeau et en manteau, entre, venant du vestibule.*)

MADAME ELVSTED *salue à la hâte et dit, en proie à une grande agitation* : — Oh ! chère Hedda ! pardonne-moi de revenir encore.

HEDDA. — Qu'y a-t-il, Thea ?

TESMAN. — Il s'agit de nouveau d'Eilert Loevborg ? Hein ?

MADAME ELVSTED. — Oui, je crains tant qu'il ne lui soit arrivé malheur.

HEDDA, *lui saisissant le bras*. — Ah ! Tu crois cela !

TESMAN. — Seigneur Dieu, d'où vous vient cette idée, madame Elvsted ? MADAME

ELVSTED. — J'ai entendu qu'on parlait de lui à la pension au moment où je suis entrée. Oh ! on raconte aujourd'hui des choses si incroyables sur son compte en ville.

TESMAN. — Oui, j'ai entendu tout cela. Pensez donc ! Et moi qui puis certifier qu'il est rentré se coucher. Dites donc !

HEDDA. — Eh bien ? Que disait-on à la pension ?

MADAME ELVSTED. — Oh, je n'ai pu rien apprendre. Peut-être ne savait-on rien de plus, ou bien enfin, on s'est tu en me voyant. Et je n'ai pas osé questionner.

TESMAN, *rôdant, inquiet, dans la pièce*. — Il faut espérer, il faut espérer que vous aurez mal entendu, madame Elvsted !

MADAME ELVSTED. — Non, non, je suis sûre qu'on parlait de lui. J'ai bien compris qu'il s'agissait d'hôpital, ou bien...

TESMAN. — D'hôpital ?

HEDDA. — Non, ce n'est pas possible !

MADAME ELVSTED. — Oh ! alors j'ai été saisie d'une peur mortelle et me suis rendue à son logement pour y prendre des informations.

HEDDA. — Tu as fait cela, Thea !

MADAME ELVSTED. — Que me restait-il à faire ? Je ne saurais supporter cette incertitude.

TESMAN. — Et vous avez été comme les autres : vous ne l'avez pas trouvé, hein !

MADAME ELVSTED. — Non. Et les gens de la maison étaient sans nouvelles de lui. Ils m'ont dit qu'il n'était pas rentré depuis hier dans la journée.

TESMAN. — Depuis hier ! Pensez donc ! Comment peuvent-ils dire cela ?

MADAME ELVSTED. — Oh ! je vois clairement qu'il lui est arrivé malheur !

TESMAN. — Dis donc, Hedda ? si j'allais en ville pour me renseigner à droite et à gauche.

HEDDA. — Non, non, ne te mêle pas de cette affaire.

(*Le juge BRACK, son chapeau à la main, entre par la porte du vestibule que BERTE ouvre et qu'elle referme après lui. Il a un air grave et salue silencieusement.*)

TESMAN. — Ah ! C'est vous, cher juge. Hein !

BRACK. — Oui. J'ai des raisons impérieuses pour venir ce soir chez vous.

TESMAN. — Je vois à votre figure que le billet de tante Juliane vous est parvenu. BRACK. —

Oui, il m'est parvenu.

TESMAN. — Comme c'est triste, dites donc. Hein !

BRACK. — Enfin, mon cher Tesman, cela dépend du point de vue.

TESMAN, *avec un regard peu sûr*. — Y aurait-il encore autre chose ?

BRACK. — Oui.

HEDDA, *fiévreusement*. — Quelque chose de triste, juge Brack ?

BRACK. — Cela dépend aussi du point de vue, madame.

MADAME ELVSTED *s'écrie involontairement* : — Oh ! Il s'agit d'Eilert Loeborg ! BRACK *la regarde un instant*. — D'où vous vient cette idée, madame ? Vous savez donc quelque chose ?

MADAME ELVSTED, *troublée*. — Non, non, je ne sais rien, mais...

TESMAN. — Mais, au nom du ciel, parlez donc !

BRACK, *haussant les épaules*. — Enfin, voilà ! Il y a un malheur. Eilert Loeborg a dû être transporté à l'hôpital. En ce moment il doit être à l'agonie.

MADAME ELVSTED, *poussant un cri*. — Ah mon Dieu ! ah mon Dieu !

HEDDA, *malgré elle*. — Déjà !

MADAME ELVSTED, *se lamentant*. — Et nous nous sommes quittés sans nous réconcilier, Hedda !

HEDDA, *bas*. — Thea ! voyons, Thea !

MADAME ELVSTED, *sans se soucier d'elle*. — Je veux être auprès de lui ! Je veux le voir avant sa mort.

BRACK. — Vous feriez une vaine démarche, madame. Personne n'a le droit de l'approcher.

MADAME ELVSTED. — Mais dites-moi au moins ce qui lui est arrivé ! Que s'est-il passé ?

TESMAN. — Il ne s'est pourtant pas... ! Hein ?

HEDDA. — Si, je suis sûre qu'il l'a fait.

TESMAN. — Oh ! Hedda ! comment peux-tu... ?

BRACK, *qui ne la quitte pas des yeux*. — Malheureusement, vous avez deviné juste, madame Tesman.

MADAME ELVSTED. — Oh ! c'est épouvantable !

TESMAN. — De sa propre main ! Pensez donc !

HEDDA. — D'un coup de pistolet !

BRACK. — Vous avez encore deviné juste, madame.

MADAME ELVSTED, *tâchant de se maîtriser*. — Quand cela s'est-il passé, monsieur le juge ?

BRACK. — Cet après-midi. Entre trois et quatre.

TESMAN. — Mais, Seigneur Dieu, où a-t-il fait cela ? Hein ?

BRACK, *avec hésitation*. — Où ? Eh ! mon cher, probablement chez lui.

MADAME ELVSTED. — Non, ce n'est pas possible. Je m'y suis rendue entre six et sept heures.

BRACK. — Eh bien ! quelque part ailleurs en ce cas. Les renseignements me manquent. Tout ce que je sais c'est qu'on l'a trouvé. Il s'était tiré un coup de pistolet dans la poitrine.

MADAME ELVSTED. — Oh ! quelle horreur ! Penser qu'il devait finir ainsi !

HEDDA, *à BRACK*. — Dans la poitrine, dites-vous ?

BRACK. — Oui.

HEDDA. — Pas dans la tempe ?

BRACK. — Non, madame Tesman : dans la poitrine.

HEDDA. — Oui, la poitrine, c'est bien aussi.

BRACK. — Comment cela, madame ?

HEDDA, *froidement*. — Oh ! Rien.

TESMAN. — Et vous dites que la blessure est dangereuse. Hein ?

BRACK. — La blessure est absolument mortelle. Il est probable que tout est fini à l'heure qu'il est.

MADAME ELVSTED. — Oui, oui, j'en ai le pressentiment. C'est fini ! Fini ! Oh ! Hedda !

TESMAN. — Mais dites-moi, où avez-vous appris tout cela ?

BRACK, *d'un ton bref*. — Je le sais par un homme de la police, à qui j'avais affaire.

HEDDA, *d'une voix haute et claire*. — Enfin ! Voilà donc un acte !

TESMAN, *effrayé*. — Seigneur Dieu, que dis-tu là, Hedda !

HEDDA. — Je dis qu'il y a là quelque chose de beau.

BRACK. — Hem, madame Tesman...

TESMAN. — Quelque chose de beau ? Dis donc !

MADAME ELVSTED. — Oh, Hedda ! comment peux-tu parler de beauté dans une telle circonstance !

HEDDA. — Eilert Loeborg s'est fait justice à lui-même. Il a eu le courage de faire ce qu'il devait faire.

MADAME ELVSTED. — Non, ne crois pas cela. Ce qu'il a fait, il l'a fait dans un moment de folie.

TESMAN. — Ou plutôt dans un accès de désespoir !

HEDDA. — Non ! Je suis sûre du contraire.

MADAME ELVSTED. — Si ! Il l'a fait dans un moment de folie, comme lorsqu'il a déchiré nos cahiers.

BRACK, *saisi*. — Les cahiers ? Vous voulez dire le manuscrit. Il l'a déchiré ?

MADAME ELVSTED. — Oui. Cette nuit.

TESMAN, *bas, à HEDDA*. — Oh Hedda ! Nous ne nous en tirerons jamais !

BRACK. — Hem. C'est bien étrange.

TESMAN, *traversant la pièce*. — Dire qu'Eilert devait disparaître ainsi de ce monde ! Et qu'il n'est rien resté de ce qui pourrait immortaliser son nom.

MADAME ELVSTED. — Oh ! si on pouvait reconstituer cette œuvre.

TESMAN. — Oui, dites donc, si on pouvait la reconstituer ! Je ne sais ce que je donnerais pour cela.

MADAME ELVSTED. — Peut-être est-ce possible, monsieur Tesman ?

TESMAN. — Que dites-vous là ?

MADAME ELVSTED, *cherchant dans sa poche*. — Attendez. J'ai conservé les notes dont il se servait pour dicter.

HEDDA, *faisant un pas vers elle*. — Ah !

TESMAN. — Vous les avez, madame Elvsted ? Hein ?

MADAME ELVSTED. — Oui. Je les ai sur moi. Je les avais emportées en quittant la maison. Depuis lors, elles sont restées dans cette poche.

TESMAN. — Oh ! laissez-moi voir !

MADAME ELVSTED, *lui tendant un paquet de petites feuilles détachées*. — Mais tout cela est bien confus, bien embrouillé.

TESMAN. — Dites donc ! Si nous pouvions nous y retrouver tout de même ! Peut-être qu'en nous aidant l'un l'autre...

MADAME ELVSTED. — Oh oui ! Essayons du moins.

TESMAN. — Il faut que cela réussisse ! Cela doit réussir, je consacrerai ma vie à cette tâche.

HEDDA. — Toi, Jorgen ? Ta vie ?

TESMAN. — Oui, ou plutôt tout le temps dont je puis disposer. Mes travaux personnels attendront. Tu me comprends, Hedda ? Hein ? C'est ma dette envers la mémoire d'Eilert.

HEDDA. — Peut-être bien.

TESMAN. — Allons ! chère madame Elvsted, unissons nos efforts ! Mon Dieu ! À quoi sert de se lamenter sur ce qui est fini ! Hein ? Nous tâcherons d'apaiser un peu nos esprits, assez pour pouvoir...

MADAME ELVSTED. — Oui, oui, monsieur Tesman, je ferai mon possible.

TESMAN. — Allons, venez ! Il faut que nous examinions ces notes tout de suite. Où pouvons-nous nous asseoir ? Là. Non, allons plutôt dans la pièce du fond. Excusez-moi, mon cher juge ! Venez, madame Elvsted.

MADAME ELVSTED. — Oh Dieu ! Si pourtant nous pouvions réussir !

*(TESMAN et Mme ELVSTED passent dans la pièce du fond. Mme ELVSTED ôte son manteau et son chapeau. Ils s'assoient tous deux à la table, sous la suspension, et se plongent dans l'examen des notes. HEDDA s'approche du poêle et s'assoit dans le fauteuil. Un instant après BRACK la rejoint.)*

HEDDA, à mi-voix. — Oh ! juge, quelle délivrance que cette fin d'Eilert Loeborg ! BRACK. — Une délivrance, madame Hedda ? Oui, pour lui, c'est, en effet, une délivrance.

HEDDA. — C'est de moi que je parle. C'est une délivrance de savoir qu'il y a tout de même quelque chose d'indépendant et de courageux en ce monde, quelque chose qu'illumine un rayon de beauté absolue.

BRACK, souriant. — Hem ! chère madame Hedda.

HEDDA. — Oh ! je sais bien ce que vous voulez dire. Car vous aussi, vous êtes une espèce de spécialiste comme... Allons !

BRACK, la regardant fixement. — Eilert Loeborg a été pour vous plus que vous ne vous l'avouez peut-être. Est-ce que je me trompe ?

HEDDA. — C'est une question à laquelle je ne réponds pas. Je sais seulement qu'Eilert Loeborg a eu le courage d'arranger sa vie à son idée. Et voici maintenant qu'il a fait quelque chose de grand, où il y a un reflet de beauté. Il a eu la force et la volonté de quitter si tôt le banquet de la vie.

BRACK. — J'en suis bien fâché, madame Hedda, mais je me vois obligé de vous enlever une belle illusion.

HEDDA. — Une illusion ?

BRACK. — Qui, d'ailleurs, se serait bien vite dissipée.

HEDDA. — Que voulez-vous dire ?

BRACK. — Que le suicide d'Eilert Loeborg n'a pas été volontaire.

HEDDA. — Il n'a pas été volontaire ?

BRACK. — Non. Les choses ne se sont pas passées exactement comme je l'ai dit. HEDDA, inquiète. — Vous avez dissimulé quelque chose ? Quoi donc ?

BRACK. — J'ai dû introduire quelques variantes par égard pour cette pauvre Mme Elvsted.

HEDDA. — Quelles variantes ?

BRACK. — D'abord, Eilert Loeborg est déjà mort.

HEDDA. — À l'hôpital ?

BRACK. — Oui, sans avoir repris connaissance.

HEDDA. — Qu'avez-vous tu encore ?

BRACK. — Le drame ne s'est pas passé dans sa chambre.

HEDDA. — Oh ! Cela n'a pas grande importance.

BRACK. — Plus grande que vous ne croyez. C'est que, je dois vous le dire, Eilert Loeborg a été trouvé mort dans le boudoir de Mlle Diana.

HEDDA fait un effort pour se lever, mais retombe dans son fauteuil. — C'est impossible, juge

Brack ! Il n'est pas possible qu'il y soit retourné aujourd'hui !

BRACK. — Il y est retourné cet après-midi réclamer quelque chose qu'il prétendait lui avoir été dérobé. Il parlait avec incohérence d'un enfant qu'il aurait perdu.

HEDDA. — Ah ! c'est donc pour cela.

BRACK. — Je me suis dit que c'était peut-être son manuscrit. Mais j'apprends qu'il l'a détruit de ses propres mains. En ce cas, c'est apparemment son portefeuille.

HEDDA. — C'est probable. Voilà donc où on l'a trouvé !

BRACK. — Oui. Il tenait en main un pistolet déchargé. Le coup avait été mortel.

HEDDA. — Un coup de pistolet dans la poitrine !

BRACK. — Non, dans le bas-ventre.

HEDDA *lève les yeux et le regarde avec une expression de dégoût.* — C'est complet ! Ah ! le ridicule et la bassesse atteignent comme une malédiction tout ce que j'ai touché.

BRACK. — Il y a encore quelque chose, madame Hedda. Quelque chose qu'on peut qualifier d'infâme.

HEDDA. — Quoi donc ?

BRACK. — Le pistolet qu'il avait sur lui...

HEDDA, *respirant avec peine.* — Eh bien ? Quoi ?

BRACK. — Il faut qu'il l'ait volé.

HEDDA, *se levant d'un bond.* — Volé ? Ce n'est pas vrai ! Il n'a pas fait cela ! BRACK. — Il n'y a pas d'autre explication possible. Il faut qu'il l'ait volé. Chut !

*(TESMAN et Mme ELVSTED quittent leur place et entrent au salon.)*

TESMAN, *les mains pleines de papiers.* — Écoute, Hedda, il m'est presque impossible de lire à la lumière de cette lampe. Pense donc !

HEDDA. — Oui, je pense.

TESMAN. — Nous permets-tu de nous asseoir un moment à ton bureau ? Hein ? HEDDA. — Oui, ça m'est égal. *(Vivement.)* Attendez ! Je vais d'abord vous faire un peu de place.

TESMAN. — Oh, ce n'est pas nécessaire, Hedda. Nous en aurons assez.

HEDDA. — Non, non, je veux vous faire de la place, vous dis-je, et déposer tout cela sur le piano.

*(Elle retire du fond de l'étagère un objet couvert de feuilles de papier ; elle y ajoute encore quelques feuilles, porte le tout dans la pièce du fond et tourne à gauche. TESMAN pose ses papiers sur le bureau et y transporte la lampe qui se trouvait sur la petite table du coin. Lui et Mme ELVSTED s'assoient et reprennent leur travail. HEDDA rentre.)*

HEDDA, *debout derrière la chaise de Mme Elvsted, lui caresse doucement les cheveux.* — Eh bien ! ma petite Thea, cela marche-t-il, ce monument d'Eilert Loevborg ?

MADAME ELVSTED, *levant les yeux sur HEDDA, avec un regard découragé.* — Dieu ! ce sera un terrible travail que de se retrouver là-dedans.

TESMAN. — Il faut que cela marche, coûte que coûte. Et puis, mettre de l'ordre dans les papiers d'autrui, c'est bien là mon affaire.

*(HEDDA s'approche du poêle et s'assoit sur l'un des tabourets. BRACK se place près de HEDDA et s'incline vers elle, appuyé sur le dossier du fauteuil.)*

HEDDA, *bas, en chuchotant.* — Que disiez-vous donc au sujet de ce pistolet ?

BRACK, *bas.* — Il faut qu'il l'ait volé.

HEDDA. — Pourquoi voulez-vous qu'il l'ait volé ?

BRACK. — Parce qu'il faut pouvoir écarter une autre explication, madame Hedda.

HEDDA. — Ah oui !

BRACK, *lui jetant un coup d'œil.* — Naturellement, Eilert Loevborg est venu ici ce matin. N'est-

il pas vrai ?

HEDDA. — Oui.

BRACK. — Vous avez été seule avec lui.

HEDDA. — Oui. Un moment.

BRACK. — N'avez-vous pas quitté la chambre pendant qu'il s'y trouvait ?

HEDDA. — Non.

BRACK. — Réfléchissez. N'êtes-vous pas sortie, ne fût-ce qu'un instant ?

HEDDA. — Oui, peut-être bien, dans l'antichambre, un petit instant.

BRACK. — Et pendant ce temps, où était votre boîte à pistolets ?

HEDDA. — Elle était dans...

BRACK. — Allons, madame Hedda !

HEDDA. — La boîte était là, sur le bureau.

BRACK. — Avez-vous regardé depuis si les deux pistolets s'y trouvent ?

HEDDA. — Non.

BRACK. — C'est inutile. J'ai vu le pistolet que Loeborg avait sur lui. Et j'ai tout de suite reconnu celui que j'avais vu hier et d'autres fois dans le temps.

HEDDA. — Vous l'avez peut-être sur vous.

BRACK. — Non. C'est la police qui l'a.

HEDDA. — Quel usage la police veut-elle faire de ce pistolet ?

BRACK. — Elle veut en rechercher le propriétaire.

HEDDA. — Et vous croyez qu'elle le trouvera ?

BRACK, *se penchant sur elle, dit en chuchotant* : — Non, Hedda Gabler, aussi longtemps que je me tairai.

HEDDA, *avec un regard fuyant*. — Et vous ne vous taisez pas ?

BRACK, *haussant les épaules*. — On pourra toujours prétendre qu'il l'a volé.

HEDDA, *résolument*. — Plutôt mourir !

BRACK, *souriant*. — Ces choses-là se disent, mais ne se font pas.

HEDDA, *sans répondre*. — Et si le pistolet n'a pas été volé ? Si on retrouve le propriétaire ? Qu'arrivera-t-il ?

BRACK. — Mon Dieu, Hedda, un scandale !

HEDDA. — Un scandale !

BRACK. — Oui, un scandale, ce dont vous avez si mortellement peur. Naturellement vous devrez comparaître en justice, vous et Mlle Diana. Il faut bien qu'elle fournisse des explications. Y a-t-il eu accident ou meurtre ? A-t-il voulu tirer le pistolet de sa poche pour l'en menacer ? Et, là-dessus, le coup est-il parti ? Ou lui a-t-elle arraché le pistolet des mains, et l'a-t-elle tué elle-même, après quoi elle aurait remis le pistolet dans la poche de Loeborg ? Cela lui ressemblerait assez. Elle a toutes les audaces, cette demoiselle Diana.

HEDDA. — Mais toutes ces horreurs ne me concernent pas.

BRACK. — Non. Mais il vous faudra répondre à une question : pourquoi avez-vous donné ce pistolet à Eilert Loeborg ? Et quelles conclusions voulez-vous qu'on tire de ce fait, quand il sera prouvé ?

HEDDA, *baissant la tête*. — C'est vrai. Je n'y ai pas pensé.

BRACK. — Allons ! Heureusement qu'il n'y a pas de danger aussi longtemps que je me tais.

HEDDA, *levant la tête et le regardant*. — Ainsi, je suis en votre pouvoir, juge. À partir d'aujourd'hui, vous me tenez, pieds et poings liés.

BRACK, *baissant la voix et chuchotant*. — Chère Hedda, croyez que je n'abuserai pas de la situation.

HEDDA. — N'importe ! Je suis en votre pouvoir. Je dépends de votre bon plaisir. Esclave ! Je suis esclave ! (*Se levant d'un bond.*) Non ! Jamais je ne supporterai cette pensée ! Jamais !  
BRACK, *avec un regard à demi ironique.* — Eh mon Dieu ! En général on prend son parti de ce qui est inévitable.

HEDDA, *répondant à son regard.* — Peut-être bien.

(*Elle s'approche de son bureau.*)

HEDDA, *maîtrisant un sourire involontaire et imitant l'intonation de TESMAN.* — Eh bien ! Dis donc, Jorgen ? Cela marche-t-il ? Hein ?

TESMAN. — Dieu le sait, Hedda ! En tout cas, il y a là du travail pour des mois.

HEDDA, *même jeu.* — Pense donc ! (*Passant légèrement les mains dans les cheveux de Mme Elvsted.*) Cela ne te fait-il pas un drôle d'effet, Thea ? Te voilà maintenant à côté de Tesman, juste comme tu étais à côté d'Eilert Loeborg.

MADAME ELVSTED. — O Dieu ! S'il m'était donné d'inspirer aussi ton mari !

HEDDA. — Oh ! cela viendra avec le temps.

TESMAN. — Oui, sais-tu, Hedda, il me semble vraiment ressentir déjà quelque chose de ce genre. Allons ! Retourne t'asseoir auprès du juge.

HEDDA. — Il n'y a donc rien en quoi je puisse vous aider, vous deux ?

TESMAN. — Non, absolument rien. (*Tournant la tête.*) Et même, il faudra désormais que vous soyez assez aimable pour tenir compagnie à Hedda, mon cher juge ! BRACK, *jetant un coup d'œil à HEDDA.* — Je le ferai avec un extrême plaisir ! HEDDA. — Merci. Mais, ce soir, je suis fatiguée. Je veux aller m'étendre un instant sur le sofa.

TESMAN. — Oui, mon amie, fais cela. Hein ?

(*HEDDA passe dans la pièce du fond et tire les rideaux derrière elle. Un instant de silence. Tout à coup on entend un air de danse endiablé joué sur le piano.*)

MADAME ELVSTED, *effrayée, se levant d'un bond.* — Ah ! qu'est-ce donc que cela ?

TESMAN, *se précipitant vers le rideau.* — Voyons, ma chère Hedda, ne joue donc pas d'air de danse ce soir ! Pense à tante Rina ! Pense aussi à Eilert !

HEDDA, *passant la tête d'entre les rideaux.* — Et à tante Juliane. Et à tout le monde. Dorénavant je resterai tranquille.

(*Elle referme les rideaux.*)

TESMAN, *près du bureau.* — Cela ne peut pas lui faire de bien de nous voir occupés à cette triste besogne. Savez-vous quoi, madame Elvsted ? Vous allez loger chez tante Juliane. Je viendrai là tous les soirs. Et nous pourrions travailler à notre aise. Hein ?

MADAME ELVSTED. — Oui, c'est peut-être ce qu'il y aurait de mieux à faire.

HEDDA, *de la pièce du fond.* — J'entends bien tout ce que tu dis, Tesman. Mais, pendant ce temps, que veux-tu que je fasse de mes soirées ?

TESMAN, *feuilletant les notes.* — Oh ! le juge Brack aura bien la gentillesse de venir te voir.

BRACK *s'écrie joyeusement, du fond du fauteuil* : — Tous les soirs, si cela vous fait plaisir, madame Tesman ! Nous trouverons même moyen de nous amuser tous les deux !

HEDDA, *d'une voix claire et distincte.* — N'est-ce pas, juge ? C'est bien ce que vous espérez ? Seul coq dans le poulailler.

(*On entend un coup de feu. TESMAN, Mme ELVSTED et BRACK bondissent de leurs places.*)

TESMAN. — Bon ! La voilà de nouveau qui joue avec ses pistolets !

(*Il écarte violemment les rideaux et se précipite dans la pièce du fond. Mme ELVSTED le suit. HEDDA est étendue sans vie sur le sofa. On court, on crie. BERTE, toute bouleversée, accourt par l'entrée de droite.*)

TESMAN, *criant à BRACK.* — Elle s'est tuée ! Elle s'est tiré un coup dans la tempe ! Dis donc !

BRACK, à *demi évanoui dans le fauteuil.* — Mais, miséricorde de Dieu, ces choses-là ne se font pas !

FIN